

N° 227

LE N° 60c.

31 OCT. 1919

L'Assommoir...



GRANDEUR ET DÉCADENCE

ON DÉBOULONNE EN ALLEMAGNE LA STATUE D'HINDENBOURG

LEURS CRIMES !



“... Vos efforts pour enrayer l'offensive du Pripet ayant échoué, nous ordonnons que l'on fasse disparaître le général Broussiloff. Envoyez un messenger de confiance au docteur Klouieff, afin de réclamer un “tube”. Il saura de quoi il s'agit. Le contenu du tube versé dans une boisson quelconque provoquera une crise de tétanos, avec une fin rapide. Klouieff est allemand et vous pouvez vous fier entièrement à lui. — S. 70”. F. G., 2.734-22. — Memorandum 70. 29 août 1916. (Instructions de Steinhauer, inspecteur général de l'espionnage allemand, à Raspoutine.)

Ce document et quantité d'autres non moins sensationnels, tous établissant de manière irréfutable la trahison de Raspoutine, et aussi celle de la Tsarine Alexandra, complice de Berlin dans les assassinats, les tentatives pour répandre en Russie la peste bubonique et le choléra asiatique, les catastrophes organisées sur les chemins de fer et dans les usines de munitions, ont été recueillis par le Service du Contre-Espionnage anglais. M. William Le Queux les publie tous dans ce livre au succès retentissant :

Raspoutine, le Moine scélérat

Un vol. in-16, 4 fr. 50 net. Chez tous les libraires et à l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris

TOUS ceux qui voyagent en Chemin de fer, **T**OUS ceux qui ont à soutenir un procès en responsabilité d'accident, de retard, de perte ou vol de colis par la faute d'une Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études des références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, L'Édition Française Illustrée, rue de Provence, 30.
A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47 ; MM. FERET, rue de Grassi, 9 ; MOLLAT, Galerie bordelaise ; MICHEL, Intendance, 38 ; CISNEROS, rue Dauphine, 4 ; BORY, cours Pasteur, 10 ; et Salles des dépêches de la Petite Gironde.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

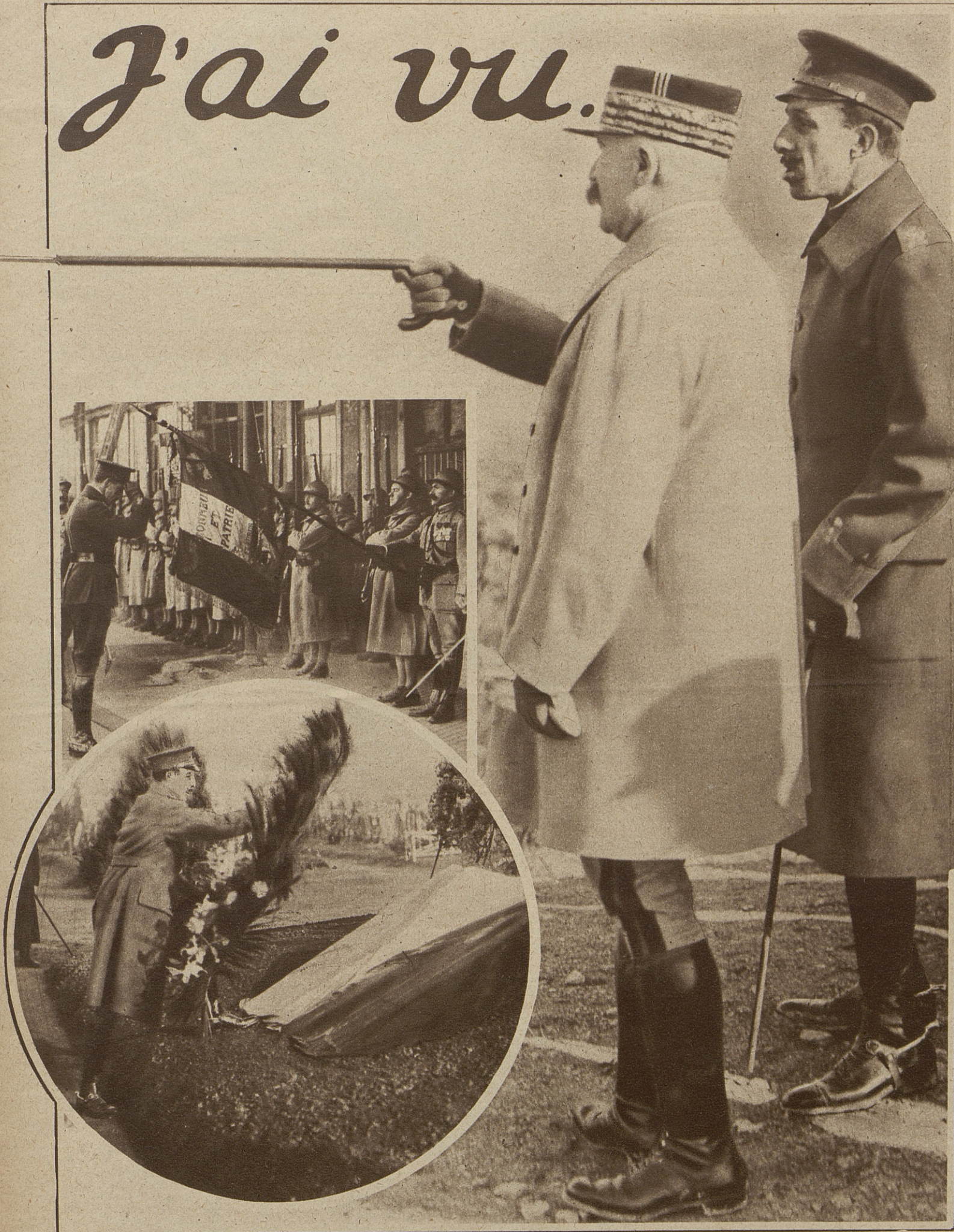
Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPÔT A PARIS :

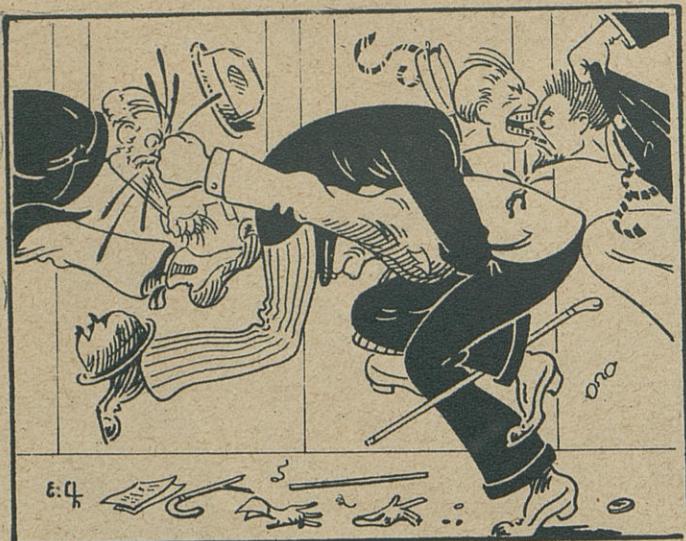
DARTIGUS et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

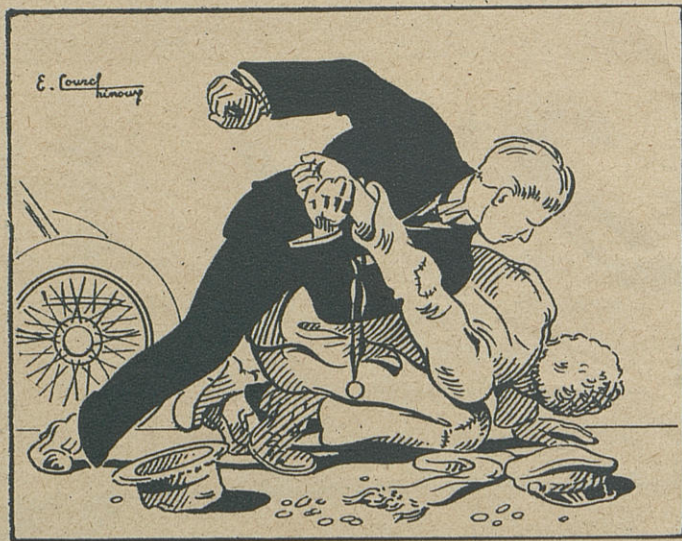
J'ai vu.



LE ROI D'ESPAGNE EN FRANCE. — DEUX GESTES D'ALPHONSE XIII QUI IRONT DROIT AU CŒUR DE TOUS LES FRANÇAIS : L'HOMMAGE A NOS MORTS DE VERDUN ET LE SALUT A NOS DRAPEAUX. — LE ROI EST ICI AVEC LE MARÉCHAL PÉTAÏN QUI LUI EXPLIQUE LES PHASES DE LA BATAILLE DE VERDUN



On finit par échanger des coups tandis que le train continue à rouler.



...Vous rossez le chauffeur ou il vous rosse...

RÉFLEXIONS SUR L'ÉNERVEMENT

La guerre a développé chez nous tous une maladie qui menace de prendre des proportions inquiétantes : c'est la maladie de l'énervement !

Vous entrez dans un métro, et vous vous glissez dans un wagon ; un voyageur énervé se fâche parce que le contrôleur ne l'a pas traité avec respect ; le contrôleur, qui est également énervé, lui répond sur un ton de défi ; là-dessus intervient un quidam que l'affaire ne concerne pas, et qui prend part au débat, à seule fin de l'envenimer ; d'autres personnes, aussi désintéressées en apparence, se mêlent à l'incident ; on finit par échanger des coups, tandis que le train continue à rouler ! Quel triste symbole !

Vous désirez un taxi, et vous appelez le conducteur d'une voiture ornée du drapeau blanc ; vous parlez ; le chauffeur se met tout de suite en colère parce que vous marchandez ; vous vous emballez parce qu'il discute ; on en vient aux paroles aigres et de là aux violences ; ne cherchez pas un agent-arbitre, il ne s'en rencontre jamais ! Vous rossez le chauffeur, ou il vous rosse, le *fighting* se poursuit, sous le regard amusé des petits mercantis ravis de voir un bourgeois en fâcheuse posture ; car, parfois, les petits mercantis bolchevisent, et ils aiment à voir battre le soir le client qu'ils ont rançonné dans la journée !

Dans chaque café, à l'heure de l'apéritif, des querelles éclatent entre gens qui n'ont même pas l'excuse de se connaître ; n'allez pas au restaurant avec une jolie femme, vous seriez forcé de vous colleter avec des étrangers trop admiratifs et mal renseignés sur notre civilisation !

Ne parlez pas politique, surtout ! Le sujet est trop brûlant ; vous ne rentreriez pas chez vous indemne. Gardez vos convictions au plus profond de votre cœur et n'essayez pas de faire des prosélytes parmi vos partenaires de manille. La discussion est désormais impossible, et l'art de la conversation se meurt par excès de prudence ; de quoi voulez-vous parler, alors que tout est matière à dispute ? Jadis, tous les dîners se terminaient par un entretien agressif sur l'existence de Dieu ; maintenant, tous les desserts ramènent comme thème de conversation l'existence du Cabinet ! Et l'on s'envoie des petits fours à la tête.

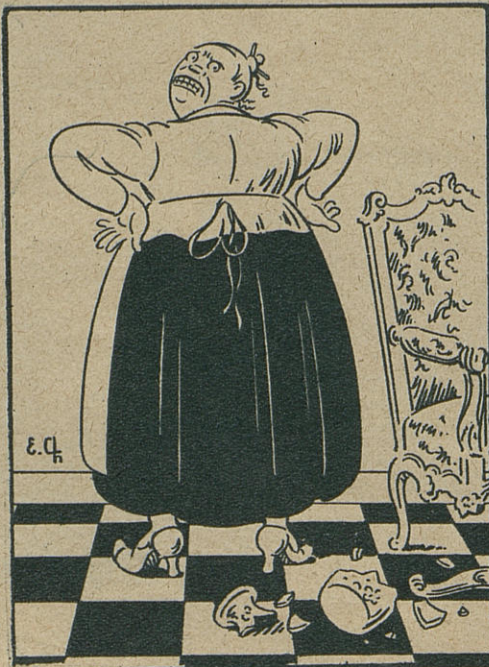
◆ ◆ ◆

Les rapports entre maîtres et serviteurs sont tendus ; la moindre observation est relevée par la femme de chambre qui a sa dignité comme tout le monde et qui, faisant un boucan de toutes les diabesses, vous enverra paître si vous la rabrouez. J'ai entendu un chasseur de restaurant proclamer qu'il était un homme libre, et qu'il n'acceptait pas d'observations ; il était âgé de dix ans à peine, et il envoyait au bain des maîtres d'hôtel que nous autres clients traitions avec déférence. Une pareille précocité nous laissait à penser ! Du reste, si vous risquez une réclamation, dans un restaurant, prenez des gants, je vous le conseille ; sinon, vous aurez tout le monde contre vous, y compris le patron !

Avez-vous, pour votre malheur, contracté un abonnement de téléphone ? Vous saurez dès lors où peut atteindre l'énervement de vos semblables ; la demoiselle qui vous prendra la communication vous traitera ainsi que du poisson de resserre ; vous aurez beau la flatter, lui promettre des billets de théâtre, si elle n'est pas bien disposée, elle vous jettera quelques mots dépourvus d'aménité ; encore une énervée qui se venge !



N'essayez pas de faire des prosélytes parmi vos partenaires de manille...



La femme de chambre vous enverra paître si vous la rabrouez...

Le Bon Sens a fui ! Une irritation sévit dans tous les rapports sociaux ; les fournisseurs vous enguirlandent, tout en vous écorchant. Le garçon livreur est insolent et accepte dédaigneusement le pourboire comme une taxe légitime ; le moindre plombier se courrouce si vous lui indiquez les limites de son travail ; il semble que la politesse disparaisse à mesure que la main-d'œuvre devient plus coûteuse ; le mot « merci » se raréfie à vue d'œil. La rancune du payé contre le payant s'affirme plus féroce de jour en jour. N'essayez pas de raisonner cet irréductible que tant de sophismes ont grisé. Quel serait aujourd'hui l'état d'âme du plombier Renan ? Et quel serait l'état d'âme de Renan devant son plombier ?

Ne cherchez pas très loin les raisons d'une crise qui se manifeste par tant de grèves absurdes, par tant de manifestes communistes, par tant d'actes violents ; la cause première, c'est l'énervement qui succède à la guerre ! Il durera sans doute assez longtemps ; des êtres transformés par la guerre ne peuvent rentrer dans la société normale, s'ils ne se sont au préalable rééduqués : ils ont combattu pour le Droit par la Force. A leur avis, le droit de la Force subsiste, puisqu'il a fait triompher le Droit ! Voilà pourquoi les moindres discussions aboutissent rapidement au pugilat, pourquoi les armes sont tirées sous le prétexte le plus futile. Il subsiste un état pathologique créé par la Grande-Tribulation, une espèce de folie latente qui interdit tout raisonnement ; combien de temps cela durera-t-il ? Nous sommes incapables de le dire ; il existe, dans l'histoire beaucoup d'exemples de cette démence collective.

◆ ◆ ◆

Tout grand bouleversement est suivi d'une période d'agitation où les hommes semblent ne pouvoir mesurer ni leurs paroles, ni leurs gestes ; et puis cela se tasse, et les citoyens regardent avec stupeur les résultats de leur violence. Ces crises d'absurdité sont sévèrement jugées par ceux même qui y prirent une part importante ; il vient toujours un moment où le bon sens prend sa revanche, où la Déesse Raison que les fous avaient glorifiée retrouve un culte moins bruyant mais plus effectif au cœur des citoyens paisibles. Toutefois, il faut que le peuple entier soit allé jusqu'au bout de son énervement, qu'il en ait constaté tous les inconvénients, en un mot qu'il soit guéri par un traitement homéopathique ; il importe de ne pas encourir le châtement d'une rechute ! Lorsqu'il se produit un incident comme la grève des théâtres, je suis tenté de me réjouir : « A la bonne heure ! » Après celle-là, ils n'en feront plus d'autre, ils comprendront qu'ils nuisent aux intérêts de la collectivité, et par conséquent aux leurs ! » Et puis une autre sottise m'apprend que le patient n'est pas encore guéri ! Attendons... Si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour demain !...

Et quand nous serons rentré dans le calme, comme il nous sera plus précieux, notre pays qui fut celui de la mesure et de la justice ! Comme nous regretterons les gestes excessifs, les luttes intérieures, les troubles sociaux, etc ! Parmi tant de partis divers, il en est un qui réclame sa place : le Parti du Bon Sens !

(La Liberté.)

PIERRE VEBER.

UNE ESPIONNE PASSÉE PAR LES ARMES

L'exécution de Pierre Lenoir est une des plus tragiques qui aient eu lieu à la Caponnière de Vincennes. Ce fut une loque humaine qu'on porta au poteau, affalée sur une chaise. Pourtant il en est une qui fut plus poignante encore, celle de la première femme passée par les armes à Paris. Lorsqu'il fut rendu à la magistrature civile, le c^{no} Bouchardon, qui en tant que rapporteur près le 3^e conseil de guerre instruisit tous les grands procès d'espionnage et assista à l'exécution des condamnés, se laissa aller à quelques confidences.

Vincennes, 10 janvier 1917.

À travers l'immense polygone de Vincennes des détachements en armes cheminent, se dirigeant tous vers le même point : la butte de tir de la Maison Blanche qui s'estompe derrière un bouquet d'arbres dans le brouillard du matin.

Arrivés près du monticule, les soldats s'alignent sur deux rangs, les artilleurs, les dragons, les chasseurs à pied, chacun de leur côté et forment trois faces d'un rectangle dont la butte elle-même constitue la quatrième.

Dans l'espace vide quelques officiers encapuchonnés vont et viennent autour d'un poteau fiché en terre et vers lequel sont tournés les yeux de tous les soldats.

A dix mètres de ce poteau, douze chasseurs se rangent l'arme au pied, parallèlement à l'un des grands côtés du rectangle humain. Tous sont des « briscards » et la croix de guerre brille sur leur capote. Un adjudant chevronné les commande. Ces hommes ont vécu des jours terribles dans les tranchées, ils ont la haine des Boches et de tous ceux qui pactisent avec eux. Aussi, c'est pour cette raison qu'on les a choisis ce matin : sans faiblir ils vont être des justiciers !

Un commandement bref se fait entendre. Les soldats se mettent au port d'armes, tandis qu'à l'autre extrémité du rectangle, une ambulance automobile toute peinte en gris s'arrête, encadrée par des dragons et des gendarmes à cheval. Des officiers, deux civils descendent de deux limousines et font ouvrir la portière de la voiture grise. Deux gendarmes apparaissent les premiers précédant un prêtre qui, tête nue, descend à reculons, semblant vouloir masquer le plus possible la vue du terrain à ceux qui sont encore à l'intérieur de l'automobile.

En haut du marche-pied une femme se dresse soudain, les cheveux épars sur ses épaules. C'est la condamnée, c'est elle qu'on va fusiller pour avoir commis le plus atroce des crimes, pour avoir trahi la France, pour avoir vendu des frères à l'ennemi, pour avoir fait assassiner des soldats français !

D'un regard fou, elle embrasse la scène qui apparaît à ses yeux. Elle voit les soldats ! Elle devine le peloton, là-bas près de la butte. Elle sent déjà les fusils braqués sur elle. Et la peur la rejette en arrière de la voiture d'où une religieuse la repousse doucement.

Alors la condamnée à mort se résigne. Soutenue par la sœur, elle descend les marches et embrasse le prêtre qui lui tend les bras.

Un jour grisâtre éclaire maintenant cette scène lugubre. Par une brèche, les deux gendarmes entraînent alors la femme au milieu du rectangle. Horriblement pâle, la condamnée se raidit néanmoins et marche seule, sans



... D'un mouvement convulsif, Rose Francillard ramène en arrière les mèches de cheveux que le vent rabat sur ses yeux.

qu'il soit besoin de la soutenir. Elle est de petite taille. Elle porte une jupe trotteuse de serge noire et sa chevelure brune retombe sur un corsage de soie noire. Les yeux obstinément fixés vers la terre, elle marche sans trébucher, égrenant hâtivement les dizaines d'un chapelet, passant devant les soldats immobiles qui, malgré l'horreur du crime, ont pitié de cette femme qui va mourir.

La voilà au poteau. Un sursaut d'épouvante la fait reculer, car ses nerfs sont à bout. Mais les deux gendarmes la maintiennent et l'ap-

« La plus belle mort qui m'ait bouleversé, déclare-t-il, fut celle d'une simple fille du peuple, Rose Francillard ». Et le terrible rapporteur d'avouer que les derniers moments de cette femme de vingt-huit ans furent si émouvants qu'il fit comme tous les autres témoins de l'exécution : il pleura...

Notre collaborateur Henry Cossira, qui assistait lui aussi à cette exécution, en fit un récit dont la censure ne permit pas alors la publication. Aujourd'hui que la censure a vécu, nous pouvons le publier pour nos lecteurs.

puient contre le pieu sinistre. Elle ne se défend pas ! Elle se laisse docilement lier sans se plaindre, sans prononcer la moindre parole.

A peine fait-elle un geste imperceptible pour qu'on ne lui bande pas les yeux. Sur un signe du commandant d'armes le gendarme enlève la serviette qu'il allait nouer autour de la tête de la condamnée qui reste seule et devant laquelle le greffier du conseil de guerre est venu se placer pour lire l'arrêt.

Comme les cordes sont lâches, la malheureuse a réussi à dégager son bras droit et porte la main à son front. D'un mouvement convulsif, elle ramène en arrière les mèches de cheveux que le vent rabat sur ses yeux. On voit trembler sa main à laquelle pend son chapelet, tandis que ses yeux regardent au loin, dans le vague, sans voir !

Peut-elle entendre la sentence ? C'est peu probable, mais elle voit le planton qui pivote.

Le greffier a fini de lire. Il se retire et les douze hommes qui vont tirer se détachent seuls en face du poteau.

— Je demande pardon de ce que j'ai fait... Vive la France ! râle la condamnée. L'adjudant abaisse son sabre... Rrrran, une salve déchire l'atmosphère, justice est faite !

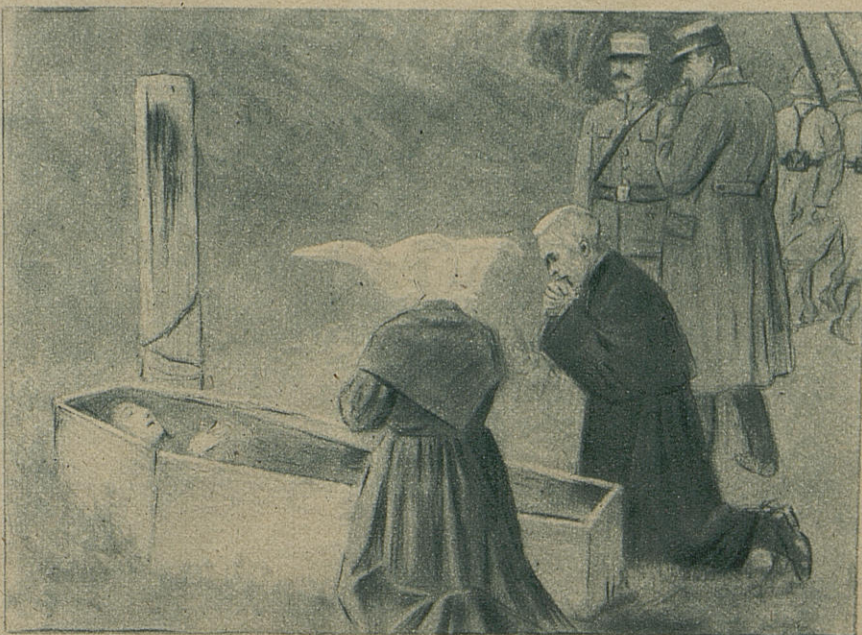
Le long du poteau une loque humaine glisse. Toutes les balles ont porté dans la poitrine, et du sang coule sur la robe noire. La tête de la morte est retombée du côté droit et le corps retenu au poteau par les cordes s'est affaissé sur les genoux.

Pour donner le coup de grâce, un maréchal des logis de dragons s'approche alors, son revolver d'ordonnance à la main. Il se penche, cherche la tempe droite avec le canon de son arme et presse la détente. La violence du coup rejette la tête du côté gauche.

Cette fois, c'est fini. Les troupes défilent rapidement devant le cadavre de la suppliciée dont la mère, condamnée par contumace en même temps qu'elle, aurait, paraît-il, été arrêtée la veille.

Le prêtre et la religieuse sont revenus. Des infirmiers ont détaché le corps dont le dos haché par les balles n'est plus qu'un énorme trou. Un cercueil reçoit enfin les restes de cette Française (1) indigne qu'un fourgon militaire emmène au grand trot jusqu'au cimetière réservé aux espions et aux traîtres.

HENRY COSSIRA.

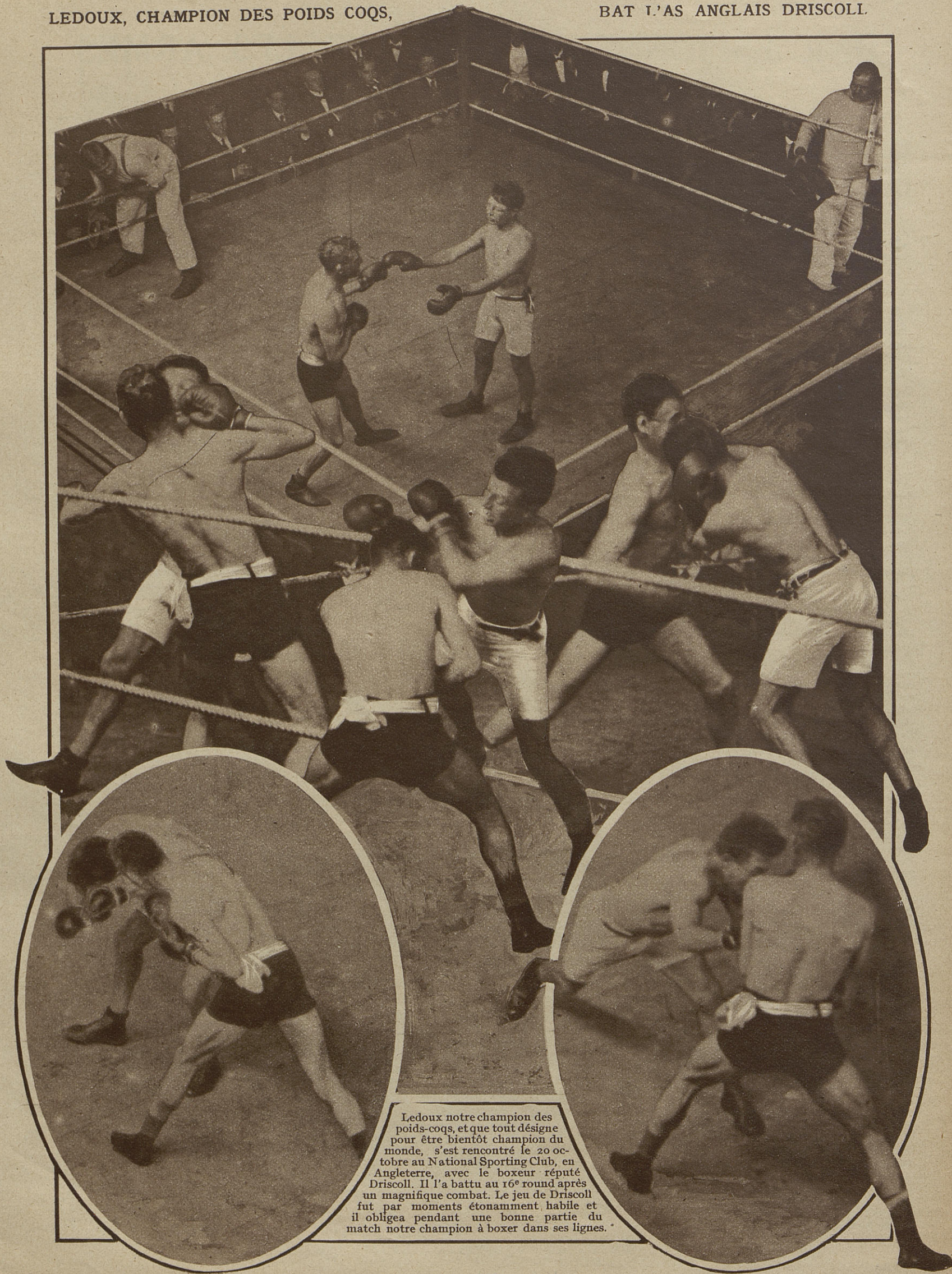


Un cercueil reçoit enfin les restes de cette Française indigne..

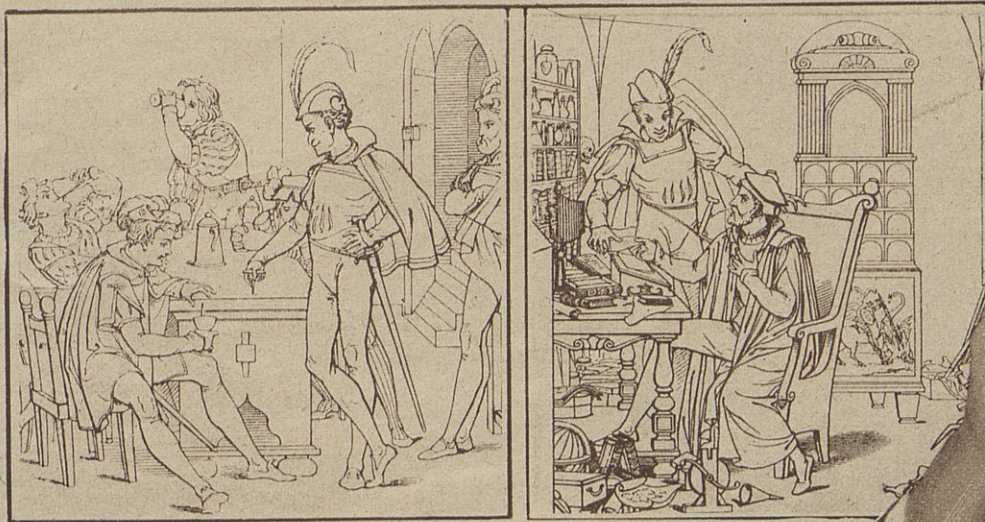
(1) L'espionne était modiste à Grenoble. Elle avait été condamnée à mort par le 3^e conseil de guerre de la Seine pour avoir fourni des renseignements à des espions allemands et pour s'être introduite dans le camp retranché de Paris, afin de s'y procurer des documents dans l'intérêt de l'ennemi.

LEDOUX, CHAMPION DES POIDS COQS,

BAT L'AS ANGLAIS DRISCOLL.



Ledoux notre champion des poids-coqs, et que tout désigne pour être bientôt champion du monde, s'est rencontré le 20 octobre au National Sporting Club, en Angleterre, avec le boxeur réputé Driscoll. Il l'a battu au 16^e round après un magnifique combat. Le jeu de Driscoll fut par moments étonnamment habile et il obligea pendant une bonne partie du match notre champion à boxer dans ses lignes.



LA FONTAINE DE JOUVENCE

La vieillesse peut-elle être vaincue ? Le Dr Voronoff, directeur des travaux de chirurgie expérimentale au Collège de France, n'est pas éloigné de le croire après des expériences qui ont eu, dans le public, un énorme retentissement. Voici d'ailleurs les déclarations qu'il a bien voulu faire sur ce sujet à un de nos collaborateurs qui est allé spécialement l'interviewer.

DANS ces temps très anciens où est née la mythologie, les hommes déjà songeaient à vaincre la vieillesse. Mais leurs désirs ne pouvaient aboutir que dans des créations imaginaires, charmantes d'ailleurs ; douces illusions qui berçaient leurs espoirs chimériques.

La science qui a fait voler Icare pour de bon pourrait bien avoir découvert la vraie fontaine de Jouvence. Et tout de suite, le monde s'émeut. Un savant éminent voit accourir à lui des photographes et des interviewers de tous les pays qui troublent le silence de son laboratoire.

Le docteur Voronoff demande grâce. Directeur des travaux de chirurgie expérimentale à la Station physiologique du Collège de France, il a fait dernièrement au Congrès de chirurgie une communication impressionnante, mais il pense que peut-être on a exagéré en annonçant l'avènement immédiat du règne de l'éternelle jeunesse. Trop de fantaisies se sont exercées autour de sa communication et peut-être le public n'y voit-il plus très clair.

Nous avons eu l'honneur d'être reçu par le Dr Voronoff dans son laboratoire du Bois de Boulogne, à quelques pas du Stade Athlétique. Des chiens aboient dans le coin et qui lui servent à ses expériences. Le coin est solitaire. On est à la campagne presque. Il y a comme du silence triste sous les arbres.

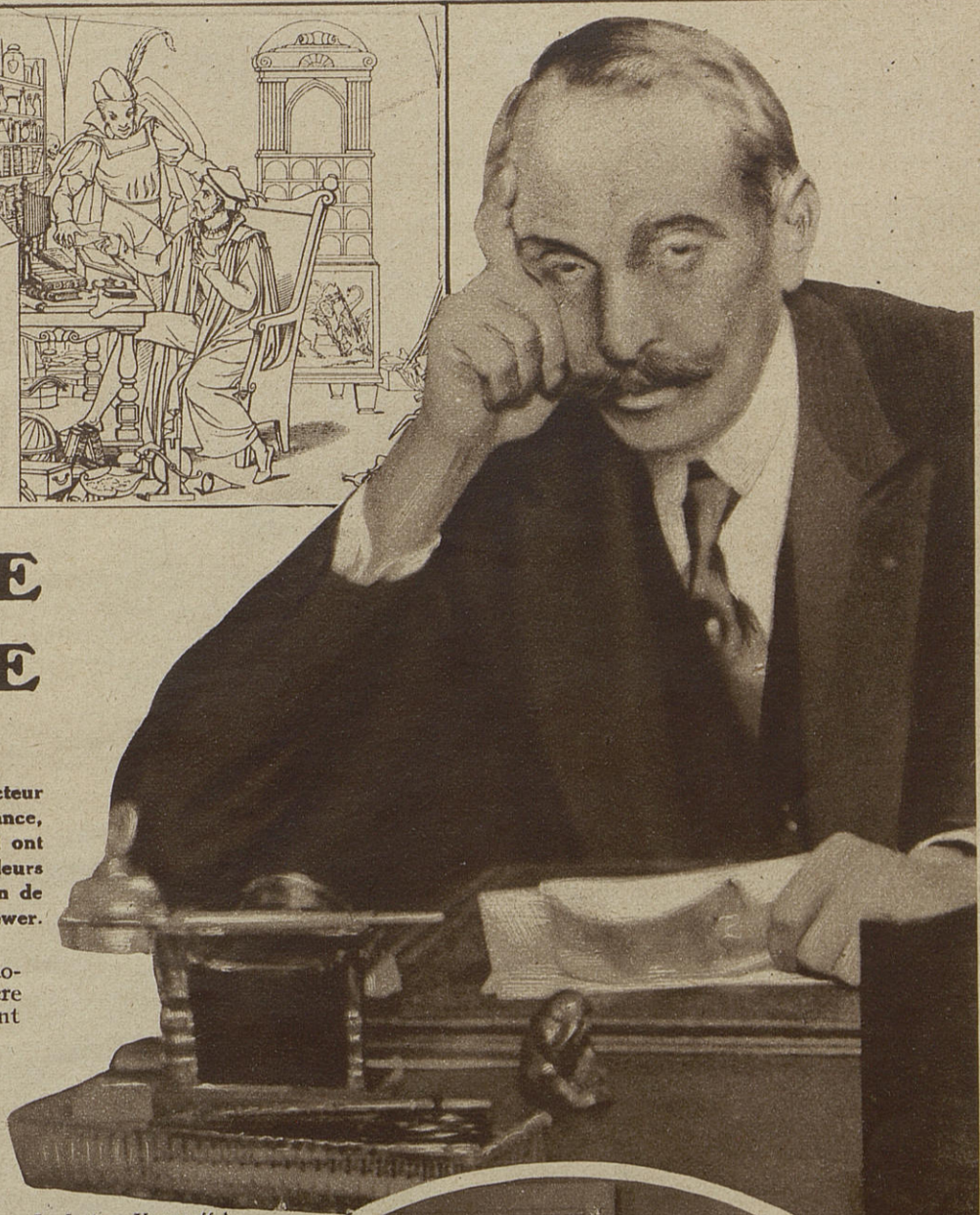
Le docteur est un homme très maigre, très grand. Le teint est basané, les traits durcis, mais le regard gris est très calme, un peu grave. Il parle d'une voix douce avec un léger accent étranger. Il est, en effet, né en Russie. Mais il a fait toutes ses études en France. C'est un grand greffeur. Il a été le collaborateur de Carrel. Pendant la guerre, il a soigné à Bordeaux un grand nombre de blessés qu'il a guéris en leur greffant des os ou des artères.

Sa nouvelle découverte se rattache encore aux travaux sur la greffe humaine.

Le Dr Voronoff établit que les mystérieuses glandes closes à sécrétion interne, disséminées dans notre organisme, ont une influence considérable sur le développement ou le ralentissement de la vie.

Ainsi le crétinisme est dû à l'absence de la glande thyroïde. Que cette glande puisse être greffée sur le sujet, l'infirmité disparaît. L'expérience a été tentée par le Dr Voronoff en 1914 sur un jeune Corse idiot. Deux ans plus tard l'individu était devenu un homme normal. L'année suivante, il a pu être pris comme soldat par le Conseil de revision.

TROIS GLANDES A SÉCRÉTION DE LA TÊTE ET DU COU. — 1. LA GLANDE PINÉALE. 2. LE CORPS PITUITAIRE. 3. LE CORPS THYROÏDE.



Le docteur Voronoff à sa table de travail dans son laboratoire du Parc-des-Princes.



La visite quotidienne à un des animaux qui sert aux expériences de l'illustre savant.

La vieillesse se manifeste par la déchéance de l'individu. Celle-ci, physique et morale, est due à un manque de sécrétion de la glande interstitielle.

Dans le cas du jeune idiot, la glande manquait, ici, elle est épuisée. Mais le remède est le même. Remplacer la glande fatiguée par une glande neuve, c'est-à-dire prélevée sur un sujet jeune et sain.

La greffe humaine a assez fait ses preuves pour que l'on ne doute pas d'avance que l'opération soit possible. Elle l'est.

Les expériences tentées par le Dr Voronoff sont tout à fait convaincantes. De son avis même, elles ont dépassé toutes les prévisions. La première expérience remonte au commencement de 1918.

Le docteur prit un bélier d'une douzaine d'années, âge qui représente chez cet animal une vieillesse équivalente à celle d'un homme de soixante-dix ans et lui greffa une glande interstitielle prise sur un jeune bélier.

L'expérience dura deux mois. Le bélier à qui l'on ne donnait pas quelques semaines à vivre et qui fléchissait déjà sur ses jambes, était devenu, après ce laps de temps, un animal vif, ardent et capable même de procréer.

Les études du Dr Voronoff ne s'arrêtèrent pas à ce seul sujet. Il recommença la même greffe sur un grand nombre de béliers. Les résultats furent toujours aussi satisfaisants.

Une preuve nouvelle et particulièrement curieuse fut donnée, que le rajeunissement était dû aux glandes échangées et à ces glandes seules par une nouvelle expérience.

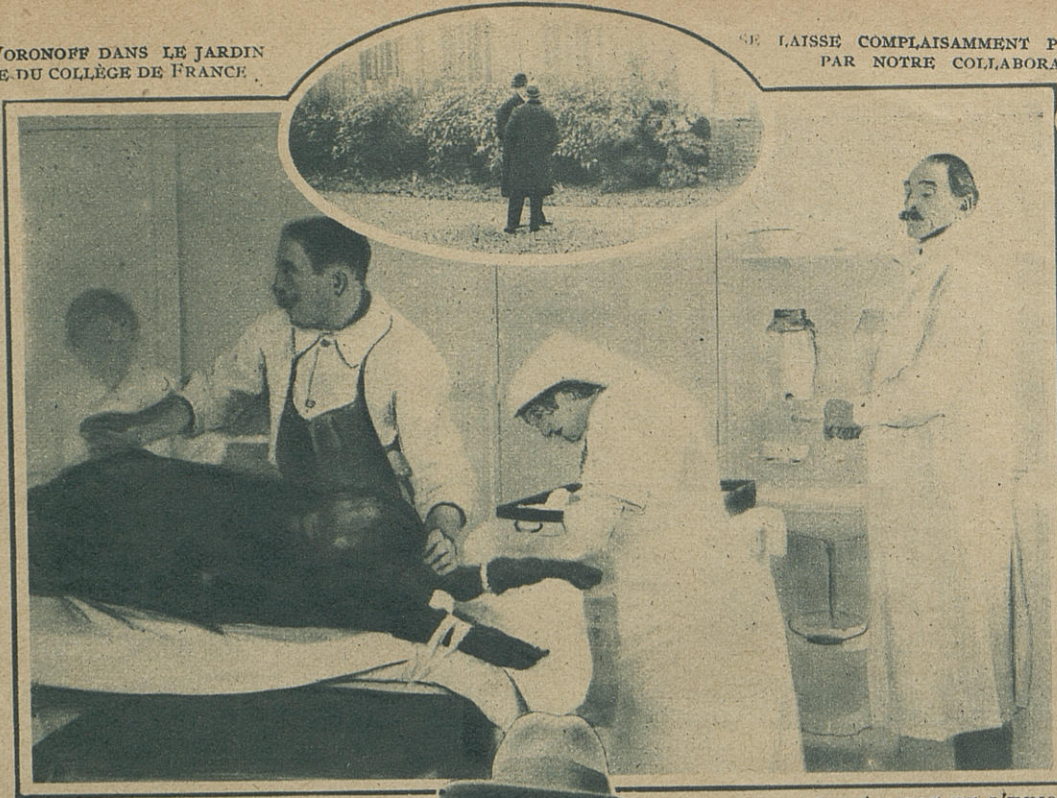
Elle consista à retirer les glandes interstitielles greffées. Quelques semaines ne s'étaient pas écoulées que l'animal retournait à la vieillesse avec une rapidité extraordinaire.

Une nouvelle greffe lui ayant été faite, les mêmes résultats qui avaient été constatés la première fois se renouvelèrent dans le même délai.

De pareils résultats sont tellement convainquants que la démonstration du grand savant ne saurait plus être infirmée : les glandes interstitielles jouent un rôle essentiel dans le développement de la vieillesse ; elles peuvent être remplacées par la greffe et ainsi sont supprimées les causes de la déchéance physique.

Lorsque le Dr Voronoff lut sa communication au Congrès de chirurgie, un de ses confrères ne manqua pas de lui poser la question : « Est-il possible de faire bénéficier l'homme de cette découverte ? »

Théoriquement, oui. Et pratiquement aussi, puisque, comme nous le disons plus haut, le docteur a guéri un idiot en lui greffant une glande absente. Mais une difficulté se présente pour réaliser l'expérience. La glande doit être prise sur un animal de même race. En ce



PRÉPARATION D'UNE OPÉRATION DE GREFFAGE.

ON S'ASSURE DE L'IMMOBILITÉ DE L'ANIMAL.



LE DR VORONOFF QUI ESPÈRE VAINCRE CETTE INFIRMITÉ QUE L'ON PENSAIT INCURABLE : LA VIEILLESSE.

qui concerne le jeune idiot, la glande thyroïde nécessaire avait été prélevée sur un singe d'espèce ordinaire.

Le singe pourrait être encore employé pour fournir les glandes interstitielles. Mais le Dr Voronoff défend un autre point de vue. Il souhaite d'emprunter à l'homme même ce qui est utile à l'homme.

De quelle manière? D'abord par le sacrifice volontairement consenti. On voit relativement souvent des hommes vigoureux offrir leur sang pour le laisser transfuser dans un corps cher qui dépérit, de même une mère un père, un mari peuvent être prêts à faire le sacrifice d'une des glandes.

Un tel prélèvement n'entraînerait pas la mort du sujet, ces glandes existant par deux dans l'organisme, l'absence d'une permet de vivre encore normalement.

Malgré tout, le Dr Voronoff pense qu'une autre méthode serait préférable. Au lieu d'avoir recours aux vivants et les forcer de s'immobiliser pour une opération délicate et ses suites inévitables, pourquoi ne pas s'adresser aux morts ! Le savant, qui ne voit dans sa proposition qu'un moyen de soulager ses semblables, se rend compte qu'il va là au devant de bien des préjugés pour les heurter.

Utiliser les morts, la formule nous choque inconsciemment et pourquoi? L'imagination se révolte et s'épouvante à la pensée qu'on puisse enterrer un homme vivant, mais puisqu'à la mort de l'individu ne correspond pas la mort immédiate de tous ses organes, n'est-ce pas une sorte de crime de ne pas les prélever pendant les quelques heures qui suivent le décès. Alors ils existent et vivent encore et en particulier ces glandes interstitielles qui nous intéressent. Leur vie peut être prolongée encore plus que leur durée normale en les conservant dans des appareils où règne une température inférieure à zéro.

Ainsi pourraient être gardés toutes sortes d'organes dont la greffe est possible et qui serviraient à remplacer les mêmes organes usagés dans un corps qui n'a aucune autre raison de ne pas vivre.

Si la vieillesse est vaincue ou, du moins, si elle peut l'être, il faut, pour que cette merveille se réalise, lutter maintenant non contre la nature qui a livré son secret à l'homme, mais contre l'homme même, ses idées, ses lois aussi qui répugnent encore aux pratiques préconisées par le Dr Voronoff.

Non, l'ère des vieillards n'est pas close, mais les expériences établies représentent un progrès si considérable qu'il semble certain aujourd'hui que l'avenir connaîtra les bienfaits d'une réalité qui se forme sous nos yeux pour émerveiller notre intelligence, si ce n'est encore pour soulager notre corps.

ANDRÉ GRIMAUD.



LES BÉLIERS DU DR VORONOFF



LA MÉNAGERIE PREND LE SOLEIL

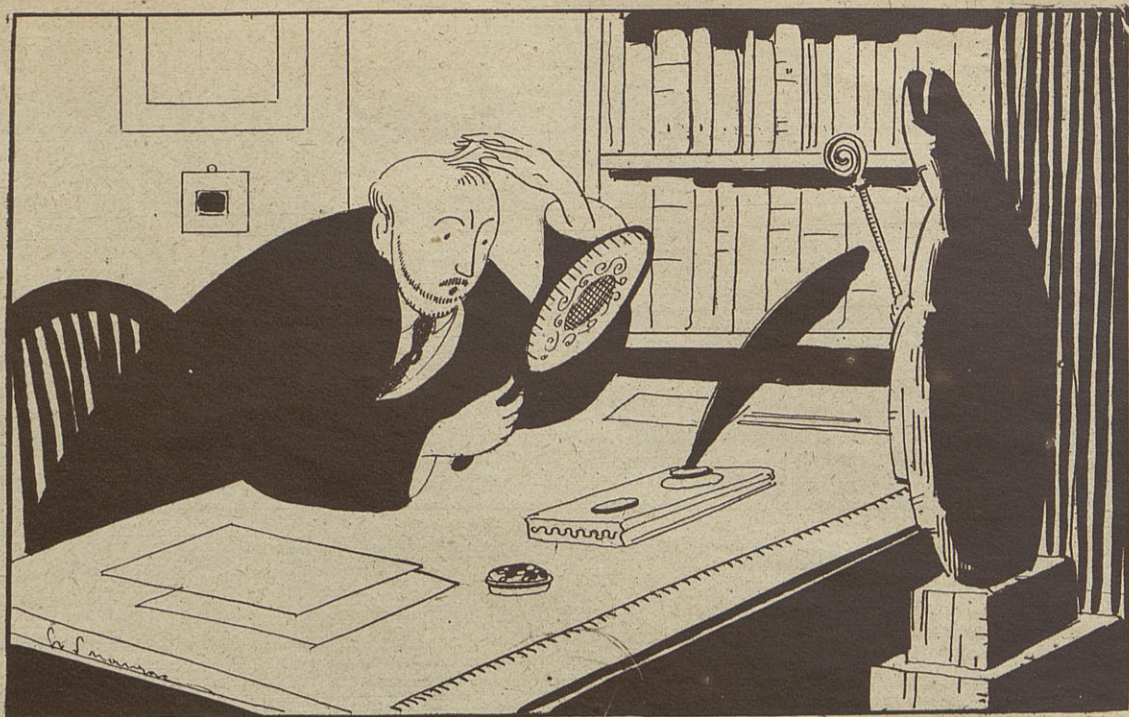
J'ai vu...



Ch. Genly

EXAGÉRATION

- Grève de quoi aujourd'hui? Facteurs, coiffeurs, concierges?
- Pas encore... ils attendent sans doute pour se mettre en grève l'époque des étrennes...



... JE SUIS ENFERMÉ TOUTE UNE JOURNÉE DANS MA BIBLIOTHÈQUE.

LA CALVITIE

OSCAR D'ASPERGES, 28 ans, complètement chauve.

MAXIME CORDOUX, 21 ans, une simple mèche au milieu du crâne.

Chez d'Asperges, un triste soir, après dîner.

D'ASPERGES. — Tu es gentil d'être venu tenir compagnie à mon rhume.

CORDOUX. — Est-ce que ça n'est pas tout naturel? Tu en ferais autant pour moi.

D'ASPERGES. — Mais toi, ça ne t'arrive jamais d'être enrhumé.

CORDOUX. — Rarement, c'est vrai.

D'ASPERGES. — Parce que tu as du cheveu, toi!

CORDOUX. — Parlons-en. Une touffe. Juste assez de quoi faire un pinceau!

D'ASPERGES. — C'est énorme un pinceau, sais-tu! Faut remercier la Providence... Je voudrais bien être à ta place. Je ne serais pas ridicule.

CORDOUX. — Si, tout autant, peut-être davantage.

D'ASPERGES. — Oh! tu vas trop loin à présent. Mes rhumes continuels, tiens, c'est à cause de ça (*il se touche le crâne*), cette sacrée bobine de malheur. J'ai toujours froid à ma jolie petite tête, alors je passe ma vie à suinter du cerveau. C'est très fatigant. J'ai vingt douzaines de mouchoirs. Je ne suis plus un homme, mon pauvre vieux, je suis un coryza qui marche. Mais, pourquoi faut-il que je sois frappé comme ça moi, d'Asperges, à vingt-huit ans?

CORDOUX. — Qu'est-ce que ça peut te faire, les causes, du moment que ça y est? Et bien, encore!

D'ASPERGES. — J'aimerais les savoir tout de même, les causes. Et j'ai beau chercher, je ne trouve pas.

CORDOUX. — Les travaux de l'esprit? T'as peut-être surmené tes lobes?

D'ASPERGES. — Non, c'est pas ça.

CORDOUX. — Les travaux du corps, en ce cas?

D'ASPERGES. — Plutôt.

CORDOUX. — Veilles prolongées. Voilà. S'amuser la nuit. Le diable pour rentrer se coucher. Ah! jeunes gens!

D'ASPERGES. — Et puis aussi, les chagrins que tu oublies?

CORDOUX. — T'as eu du chargin, bien fort, bon ami?

D'ASPERGES. — Je te crois que j'en ai eu!

CORDOUX. — Pas beaucoup?

D'ASPERGES. — Des bourriches.

CORDOUX. — Pauvre trésor.

D'ASPERGES. — Tu comprends que ça fait tomber le cheveu avant l'âge.

CORDOUX. — Dis à ton ami d'enfance quels chagrins tu as eus.

D'ASPERGES. — Tu sais bien. Toutes les histoires dans le temps... Et puis, surtout, l'année dernière, Charlotte qui m'a lâché.

CORDOUX. — T'appelles ça un chargin?

D'ASPERGES. — Tout de même. Je l'adorais, cette rosse-là. Quand elle m'a remercié, j'avais encore quelques brindilles sur le couvercle; en deux mois, tout ça a pris la clé des champs, tellement j'ai eu le cœur gros.

CORDOUX. — Tu nous as même collé une bonne blague. Tu as dit partout que tu avais coupé tes cheveux exprès, en signe de deuil, parce que Charlotte ne t'aimait plus. Ah! tu nous l'as bien faite, la plaisanterie moyen âge.

D'ASPERGES. — J'espérais qu'ils reposeraient.

CORDOUX. — Ils te l'avaient promis? Seulement, voilà, une fois qu'ils t'ont eu quitté, ils n'ont plus éprouvé le besoin de retourner chez toi, pour t'ombrager. Ils t'avaient assez vu.

D'ASPERGES. — Oui. Et à vingt-huit ans! C'est le cas de dire que c'est précoce!

CORDOUX. — Je ne voudrais pas te chagriner. Mais une calvitie est toujours précoce,

mon garçon. C'est comme les économistes distingués. Un petit jeune homme de soixante-seize ans qui se réveille un beau matin avec une capsule en ivoire, il trouve qu'il a une calvitie précoce. C'est éternel!

D'ASPERGES. — Tu plaisantes! Ça ne te fait donc pas souffrir, toi, de sentir que nous sommes laids et ridicules?

CORDOUX. — Je ne me trouve pas laid.

D'ASPERGES. — Oh! voyons!

CORDOUX. — Tu en convenais toi-même à la minute. Tu me disais: « Je voudrais bien être à ta place. Tu en as un peu, toi, au moins! »

D'ASPERGES. — Un pinceau! N'y a pas de quoi faire grand'chose!

CORDOUX. — C'est ce qui te trompe. Sais-tu combien j'ai de cheveux?

D'ASPERGES. — Je ne sais pas, moi. Onze?

CORDOUX. — Tu fais de l'esprit? Si tu en avais seulement onze, pauvre malheureux, tu pousserais des cris de joie, tu serais fou! et tu courrais retrouver Charlotte...

D'ASPERGES. — Pour qu'elle me passe la main dedans.

CORDOUX. — La main! tu veux dire le doigt. Allons, sois modeste, comme il convient à la pomme d'escalier que tu es. Je reprends. J'ai voulu savoir combien j'avais de cheveux, me mettre au courant. Je me suis enfermé tout une journée dans ma bibliothèque et je les ai comptés. Devine.

D'ASPERGES. — Deux cent quarante mille?

CORDOUX. — Quatre-vingt-dix-neuf!

D'ASPERGES. — C'est une forêt! Ah! je regrette d'être si pauvre. Si j'en avais seulement un, je te l'aurais donné pour faire les cent.

CORDOUX. — Et avec ces quatre-vingt-dix-neuf, tu ne peux pas t'imaginer tout ce que j'arrive à obtenir! C'est inouï! La façon de les présenter, de les disposer... Un jour je les couche à droite, un autre jour à gauche, ou bien je les rabats par devant, je les rejette en arrière, je les mets tout droits. Enfin, ils se multiplient, ils vont et viennent, ils sont épantants. Je ne sais pas comment ils font, ils sont partout à la fois.

D'ASPERGES. — Tu crois ça? Erreur, cher ami. Tu parais aussi déplumé que moi, va!

CORDOUX, mélancolique. — C'est bien possible, en somme! Mais qu'est-ce que tu veux? Je vais te faire une confidence. J'ai tout tenté pour les perdre. Je ne peux pas,



— J'AI EMPLOYÉ DES EAUX, DES PÂTES...

D'ASPERGES. — Explique-toi.
 CORDOUX. — Mais oui. Quand j'ai vu qu'il ne me restait plus que cette mèche, j'ai pensé : « C'est stupide. Elle me nuit plutôt qu'elle ne me sert. Elle est là, fichée comme un palmier dans le Sahara, elle attire l'attention. Du moment que nous sommes genou, soyons genou tout à fait. »

D'ASPERGES. — Crânement.
 CORDOUX. — Et j'ai rasé ma touffe. Mon cher, elle a repoussé, d'un jet !

D'ASPERGES. — Veinard.
 CORDOUX. — Et avec une énergie dont tu n'as pas idée. J'ai employé des eaux, des pâtes, des cosmétiques. Impossible d'avoir le dernier mot. — Elle repousse toujours. Alors, que veux-tu, de guerre lasse je la laisse libre. Mais au fond, pour te dire franchement ma pensée, j'aimerais mieux être pareil à toi, sans un poil de duvet, parce qu'au moins ça rime à quelque chose. Ça n'est pas une machine bâtarde comme moi.

D'ASPERGES. — Tu exagères. Mais cependant, tu as peut-être raison. Et à présent que tu m'as mis à l'aise, je peux te l'avouer : eh bien, c'est risible, ton pinceau. Tout le monde s'en moque.

CORDOUX. — Ah ?
 D'ASPERGES. — Je vais même te dire une chose qui va te faire rire, parce que tu as un bon caractère.

CORDOUX. — Va donc, ne te gêne pas.
 D'ASPERGES. — Sais-tu comment on t'appelle, au cercle ?

CORDOUX. — Non.
 D'ASPERGES. — L'Occasion.

CORDOUX. — Comprends pas.
 D'ASPERGES. — Parce que l'Occasion n'a qu'un cheveu qu'il faut saisir et ne pas lâcher...
 CORDOUX, riant forcé. — J'y suis. Ah ! vraiment on m'appelle... Ah ! c'est très drôle.

D'ASPERGES. — Tu n'es pas fâché ?
 CORDOUX. — Au contraire. Et toi, saisis-tu comment on t'a baptisé ?

D'ASPERGES. — Aussi au cercle ?
 CORDOUX. — Aussi au cercle.

D'ASPERGES. — Je ne m'en doute pas.
 CORDOUX. — Absalon.

D'ASPERGES. — Charmant. Ah !... ah !...
 CORDOUX. — Avoue que c'est amusant aussi ?

D'ASPERGES. — Oui. Mais c'est moins drôle que l'Occasion. Je trouve ça crevant, moi, l'Occasion qui n'a qu'un cheveu qu'il faut...

CORDOUX, agacé. — Saisir et ne pas lâcher. Je sais. Ça suffit.
 D'ASPERGES. — Tu as l'air contrarié ?

CORDOUX. — Mais non.
 D'ASPERGES. — Après tout, nous serions bien bêtes, l'un et l'autre, de nous faire de la bile. D'abord, ça n'est pas de notre faute. Et puis, c'est pas si laid que ça.

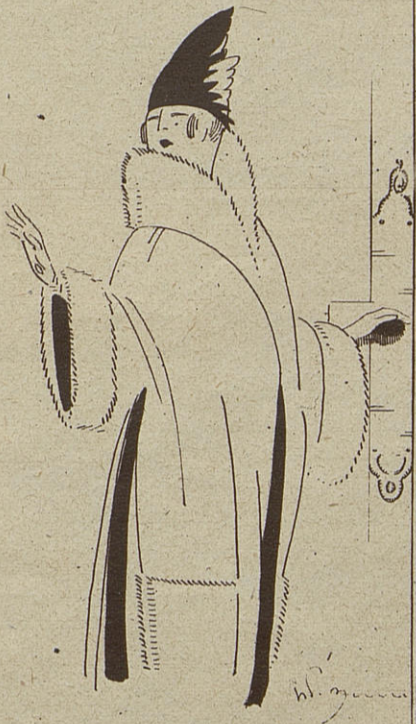
CORDOUX. — C'est même très chic.
 D'ASPERGES. — César l'était.

CORDOUX. — Charles aussi.
 D'ASPERGES. — Qui ça, Charles ?
 CORDOUX. — Charles le Chauve.

CORDOUX. — Charles le Chauve. parbleu !



— ON T'APPELLE « L'OC-



CHARLOTTE M'A LÂCHÉ.

CASION QU'IL FAUT SAISIR...

aussi joli qu'un plastron de chemise. D'ailleurs tout dépend de la façon dont on le porte. Y en a qui portent ça comme un casque, d'autres qui se donnent l'air d'un moine, d'autres qui l'ont gris, tout plein malheureux.

CORDOUX. — Moi, quand je vois des gens complètement chauves...

D'ASPERGES. — Comme nous.
 CORDOUX. — Comme toi, j'ai invariablement deux idées. La première, c'est une envie folle, irrésistible, une envie d'homme gros, de dessiner dessus des cases au crayon bleu, avec des numéros et des inscriptions, comme sur les têtes où il y a tracé le système de Gall : Force, rancune, bestialité, etc. Promets qu'un jour tu me laisseras faire ça sur toi ? Nous nous amuserons bien.

D'ASPERGES. — En voilà assez. Dis ta seconde idée ?

CORDOUX. — Ma seconde idée, c'est que la boule d'un chauve, c'est comme une troisième joue qu'il aurait. Aussi, si je voulais en insulter un, c'est là-dessus que je lui mettrais ma main. Et pour moi ça serait tout de même comme si je la lui mettais sur la figure.

D'ASPERGES. — Ça serait pire, vieux camarade, ça serait la plus grosse offense qu'on pourrait lui faire ! Ou bien alors de le tirer par la barbe.

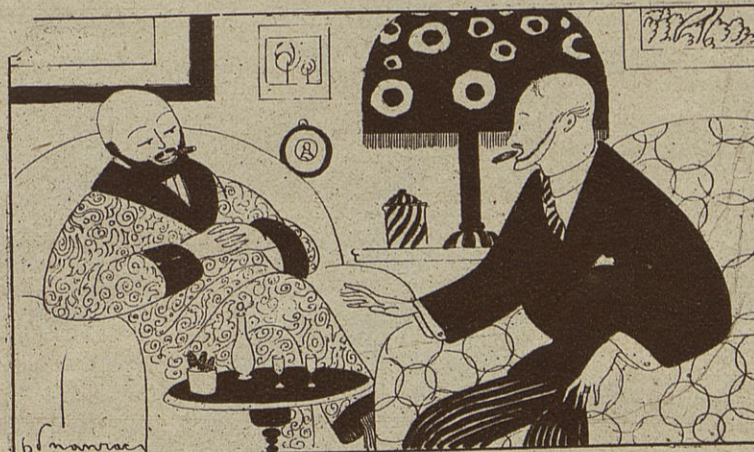
CORDOUX. — S'il en a une.
 D'ASPERGES. — Bien entendu. Mais as-tu remarqué ? toi et moi nous portons la barbe. Presque tous les œufs d'autruche la portent.

CORDOUX. — C'est vrai.
 D'ASPERGES. — Et alors, barbe et moustaches, tout ça déballe avec une poussée, une incontinence... quelque chose de terrible.

CORDOUX. — Qu'est-ce que tu veux ? Nous nous dédommageons.
 D'ASPERGES. — Oui, on se rattrape d'un autre côté. C'est égal, mon pauvre gros, dans l'histoire ancienne, si Samson avait eu notre caillou, une femme embêtée, ça aurait été Dalila ! Veux-tu me dire un peu ce qu'elle aurait fait ?

CORDOUX. — Je me le suis souvent demandé.

HENRI LAVEDAN, de l'Académie française.



TU ES GENTIL, D'ÊTRE VENU...

AVEC LES LAURÉATS DES PRIX DE ROME



L'Académie des Beaux-Arts vient de décerner ses deux grands prix de Rome de sculpture à MM. Janniot et Delamarre et deux premiers seconds grands prix à M. Bottiau et à M. Herbaux. A gauche et à droite, les œuvres des deux premiers lauréats. Au centre, à l'issue de la proclamation des récompenses, les candidats réunis fêtent les nouveaux prix de Rome.

SOURCIERS, RHABDOMANCIENS ET BAGUETTISANTS

La question des *sourciers* revient à nouveau devant l'Académie des Sciences. Et à l'une de leurs dernières séances, nos savants, sur le rapport de M. Yves Delage sur le travail du D^r Marage, ont semblé admettre qu'il y avait quelque chose dans le pouvoir qu'ont certains sujets de découvrir la présence des courants d'eau souterrains à l'aide d'une simple baguette de coudrier à deux branches, réunies en forme de V.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que les gens de sciences s'occupent des sourciers, qu'on appelle aussi des baguettisants ou des bacillo-gistes. Il y a deux cent cinquante-trois ans, l'Académie des Sciences de Londres traça un plan de recherches sur ce sujet, et, en 1853, notre propre Académie des Sciences nomma, au même effet, une commission de trois membres, Babinet, Boussingault et Chevreul. Et avant la guerre, en 1913, une nouvelle commission de trois membres : le professeur Dastre, physiologiste, le chimiste Armand Gautier, et le géologue Douvillé, auxquels on adjoignit un physicien, le professeur Violle, avait été nommé pour examiner le problème de la baguette.

En Allemagne d'ailleurs, la baguette divinatoire et de l'hydrosophie sensitive a toujours été l'objet d'observations suivies, et un sourcier notoire, le sous-préfet von Uslar avait été officiellement envoyé par le ministre des colonies allemand dans l'Afrique sud-australe pour y remédier à la disette d'eau. D'après les comptes rendus, sur plus de 800 indications de von Uslar, 70 à 80 p. 100 auraient été fructueuses.

Bien que « n'est pas sourcier qui veut », les moyens employés dans la « sourcellerie », à part le fluide magnétique, sont à la portée de tout le monde : une simple baguette de coudrier à deux branches de 30 à 40 centimètres réunies en V que le sourcier manie, les deux coudes au corps, tenant les deux branches horizontalement écartées le plus possible. Si le sourcier arrive dans le voisinage d'une nappe souterraine, les deux branches de la baguette s'agitent, se détendent et parfois se tordent ou se brisent. Il n'y a qu'à creuser sous les pieds du sourcier et un jaillissement d'eau profonde se produit. Faut-il déterminer la profondeur de la source : le baguettisant n'a qu'à marcher à reculons jusqu'à ce que la baguette se redresse et la distance qui sépare ce point du premier lieu de la découverte donne l'épaisseur du sol à creuser pour atteindre la nappe d'eau. Le débit du courant aquifère, c'est le mouvement rotatif de la baguette qui l'indique approximativement.

Le frère Arcouse, supérieur de l'école de Thurins (Rhône), fut un sourcier fameux : il découvrit, paraît-il, 1 300 sources et ne se



Sourcier d'autrefois. (d'après une estampe).

rompa que sept fois. Employant indifféremment n'importe quel bois pour ses baguettes, il finit par opérer avec une tige de fer de 6 millimètres de diamètre qu'il recourbait en forme de bœcle. Un autre prêtre, l'abbé Paramelle, géologue



Un groupe de baguettisants qui prirent part



Sourciers tunisiens à la recherche d'un puits.

passionné, devenu sourcier accidentellement, découvrit dans le département du Lot, 922 sources en dix ans, de 1834 à 1843 ; son élève.



Le sourcier Palaprat.

au concours des sourciers à Paris en 1913.

l'aide d'une baguette divinatoire, alors que les puisatiers avaient vainement creusé des puits de 130 mètres de profondeur. A plusieurs reprises, M. Salignac confirma sa puissance rhabdomancienne ; mais il lui préféra toujours les beautés du « si naturel » plus rémunératrices !

Certains sourciers se servent d'un procédé autre que la baguette : ils emploient un pendule qui est souvent leur montre suspendue à sa chaîne et tenue entre le pouce et l'index, ou simplement une vulgaire ficelle à laquelle sont suspendus des morceaux de métal. Aussitôt que le sujet passe au-dessus d'un courant d'eau, le pendule oscille, et cette oscillation se produit toujours dans le plan de la nappe aquifère.

Le baguettisant a parfois d'autres pouvoirs que celui de découvrir les nappes d'eau souterraines. En Belgique, M. Probst indiqua à Beerlingen des couches de houille situées à plus de 600 mètres de profondeur. Au concours des baguettisants qui eut lieu à Paris, en mars 1913, le même M. Probst identifia, sans le voir, des métaux soigneusement enveloppés. L'un des concurrents du concours des baguettisants, M. Falcoz, de Dijon, fut même engagé par un entrepreneur de renflouage pour repérer l'endroit où, le 8 décembre 1820, le brick le *Jeune Henri* appartenant au comte de Saint-Paul, renfermant plusieurs millions de pierres et de métaux précieux, naufraga dans le pertuis d'Antioche, près de l'île d'Oléron.

Non seulement, la baguette divinatoire est employée par les rhabdomanciens pour la recherche des sources, des mines et des trésors, mais certains même l'utilisaient pour découvrir les assassins et les voleurs. En juillet 1692, un marchand de vins et sa femme avaient été assassinés à Lyon. Un paysan Jacques Aymar qui jouissait d'une grande réputation de sourcier retrouva les traces des meurtriers au camp de Sablon et après avoir descendu le Rhône en bateau, guidé par sa baguette, il arriva à Beaucaire, où il découvrit dans la prison un bossu qui avoua avoir fait le guet tandis que ses deux complices tuaient le marchand de vins.

L'histoire merveilleuse de Jacques Aymar fit grand bruit à Paris, et le fils du grand Condé fit venir le sourcier en son hôtel où un vol avait été commis, l'invita à faire diverses expériences.



Jacques Aymar, le sourcier de Lyon.

(A suivre.)
C. H.



(1) Denis, le vainqueur du Roosevelt. — (2) Au match de football à Saint-Ouen, France contre Etrangers. — (3) Un passage du Roosevelt (match Guillemot-Van Campenhout). — (4) Le belge Van Campenhout, concurrent du Roosevelt. — (5) Un concours de cerceaux aux Tuileries : le départ des concurrents. — (6) Pendant la séance annuelle des cinq Académies présidée par M. Guichard. — (7) M. Eugène Pujol et (8) M. Arisfide Marty, auteurs de *Fleurette*, drame lyrique qui sera très prochainement joué au Grand Théâtre de Bordeaux. — (9) La

saïson à Saint-Sébastien : La divette Lucy Bachelet remporte dans *le Petit Duc* un succès triomphal. — (10) M. Caillaux à la première séance de la Haute-Cour qui lui refusa sa mise en liberté provisoire. Près de lui, ses avocats. — (11) A la réouverture du Vélodrome d'Hiver : Limart et Larrue. — (12) Un concours original : la course des patinettes, les jeunes concurrents attendent le coup de sifflet. — (13) Le Shah de Perse aux courses de Longchamp. — (14) M. César Cair, ancien préfet du conseil municipal, fait visiter à des Alsaciennes le fort de la Pompelle.

Les Échos de J'ai Vu...

LE SOSIE DE M. LLOYD GEORGE

On affirme que nous avons tous, ici-bas, notre sosie.

Le plus souvent les « doubles » ne se révèlent que lorsqu'une certaine célébrité rejait sur eux, par contre-coup.

M. Lloyd George a son sosie, sir Clement Kinloch Cooke, qui, à chaque instant, est pris pour le Premier anglais.

Il y a quelques jours, sir C.-K. Cooke, au moment où il pénétrait dans Palace Yard, vit accourir à lui une brave femme qui, dans ses bras, portait deux charmants bébés. Malgré ses protestations, il dut embrasser les enfants aux lieu et place de son illustre sosie.



Jane Durandau dont les belles toiles viennent d'être admises chez Crès.

Et voilà des enfants qu'on montrera fièrement aux amis de la famille, en disant : « M. Lloyd George les a embrassés ! »

On prétend que c'est pour se distinguer de sir C.-K. Cooke que le ministre anglais porte les cheveux longs ; mais ce qui l'étonne le plus, c'est que jamais on ne le prend, lui, pour C.-K. Cooke !

HISTOIRE DE CHIENS

On vient de publier une histoire des chiens de guerre, ces poilus à quatre pattes comme les appelle le général de Maud'huy. Elle est fort intéressante. A cette occasion, racontons une amusante histoire qui a été célèbre en Lorraine, pendant la guerre et qui nous le croyons est fort peu connue de nos lecteurs. Un régiment possédait deux chiens sanitaires, lesquels avaient été confiés à deux excellents territoriaux. Des circulaires très précises et inévitablement très nombreuses avaient recommandé que les chiens ne soient pas séparés de leur maître, autrement le dressage serait compromis. Il arriva que les deux gardiens qui étaient de classes anciennes furent renvoyés au dépôt. Le sergent-major, s'en tenant strictement à la lettre des circulaires, mit en route les bonhommes avec leurs chiens. « Puisqu'il ne fallait pas les séparer de leur maître », se disait cet intelligent sous-officier, pas d'autre solution n'est possible. Arrivés au dépôt, le commandant s'étonna de les voir ainsi accompagnés. Après les explications qu'ils fournirent, il écrivit au régiment en campagne. La lettre arriva au capitaine de la compagnie qui la passa au sergent-major pour la suite à donner. L'autre qui ne changeait pas d'idée c'était, nous l'avons dit, un vieux soldat, expliqua qu'il ne faisait qu'appliquer les prescriptions des circulaires tant et tant du tant, notifiées le tant. Le temps passait. L'un des territoriaux fut renvoyé chez lui, l'autre dirigé sur une usine. Ils emmenèrent chacun leur chien fidèles



Les réfugiés Polonais secourus par l'admirable Croix-Rouge américaine.

compagnons d'infortune. Ils doivent selon toute probabilité les avoir encore.

LES BANDES MOLLETTIÈRES

Nous avons eu la mode des jambes nues cet été. Elle a disparu avec l'hiver. Mais l'élégance qui n'a pas beaucoup de suite dans les idées, vient d'en avoir une toute nouvelle. Elle nous vient d'Angleterre. Quelques femmes ont paru sur les promenades les jambes enroulées dans des bandes molleTTIÈRES. Comme de simples poilus ! Cette nouvelle originalité traversera-t-elle la Manche ?

Quelques tailleurs ont pensé que les anciens soldats regrettaient le bandage de drap et la culotte qui l'accompagne. Il paraît donc que certains dandys mènent campagne pour faire ressusciter la culotte ; la culotte civile qui est morte depuis cinquante ans.

Les dernières qu'on ait pu voir furent portées en effet sous Napoléon III aux derniers bals de la Cour impériale. Elle est d'un autre âge et semble bien avoir disparu pour toujours. Il n'y a plus que M. Abram, l'inventeur du complet fameux pour s'imaginer que dans la vie courante, excentricité mise à part — on porte des bandes et une culotte.

L'AMOUR DE L'ANTIQUITÉ

Est-il vrai que les grains de blé découverts dans les sépulcres égyptiens soient capables de germer, si on les met en terre ? La plupart des savants se montrent très sceptiques sur ce point et accusent les fellahs de mystifier les voyageurs en substituant les grains de l'année aux grains vénérables. Toujours est-il que la population de Wirksworth, en Angleterre, admire actuellement dans un de ses jardins une fleur de pois, rouge et blanc, qui provient, dit-on, d'une semence découverte dans les vêtements d'une momie égyptienne.

Et cela nous rappelle qu'il y a quelques années un certain M. Goel organisa, à Bruxelles, un dîner d'antiquaires où le pain était fait avec de la farine qui datait, paraît-il, du temps des Pharaons.

Plus récemment encore, des experts se réunirent à Paris pour goûter d'un « frigo »



Un concurrent de l'oulet : le capitaine Mathews au moment de son départ pour Melbourne.

d'assurer un service régulier, l'expérience a démontré le contraire. Le compte rendu publié par la Société a fourni des chiffres fort intéressants pour la période des six premières semaines de navigation aérienne. Quatre-vingt-six voyages avaient été projetés, trois seulement ne purent avoir lieu et deux furent interrompus par le mauvais temps.

— Un seul a cause d'accident survenu à l'appareil.

Si vous avez un colis urgent à faire expédier à Londres, si vous êtes pressé de vous y rendre n'hésitez plus : prenez l'avion.

Un service va être inauguré par une société nouvelle entre Paris et Bruxelles. Le roi Albert qui est un fervent de l'aviation — ne l'a-t-on pas vu venir en hâte à Paris par les airs au moment du congrès de la paix — fera le premier voyage. Les organisateurs l'espèrent bien. Quelle publicité ce serait pour leur affaire.



Une nouvelle étoile de la danse : Smara, l'artiste hindoue, nous restitue les rythmes mystérieux de l'Orient lointain.

Les directeurs de théâtre ne sont pas contents. Les artistes se mettent en grève, les couturiers, les décorateurs haussent leurs prix et les chauffeurs de taxi décident d'aller se coucher de bonne heure. Bref, c'est le marasme, la pétardière, et comme dit l'autre le règne de « la maison à l'envers ». Si le charbon manque et que le métro ne fonctionne plus aussi tard que maintenant, messieurs les auteurs se verront obligés de raccourcir leur pièce. Seules les pièces en trois actes se joueront cet hiver. Pour abrégé, pas de changement de décor ou un seul. Economie de temps, économie de décorateurs. Pas de figuration est commandé. Les figurants qui ne veulent pas mourir de faim augmentent aussi leurs prix.



Aux fêtes de Prague : le président décore le général Mittelhauser.

assez spécial : un rôti de mammoth qui, depuis les temps préhistoriques, se réfrigérait en Sibérie.

PARIS-LONDRES EN AVION

Voici près de deux mois que fonctionne ce service. Des sceptiques, malgré les progrès extraordinaires de l'aviation, ne le croyaient pas encore capable

dramatique. Un directeur de théâtre n'avait-il pas monté une pièce cet été dont les frais journaliers étaient supérieurs à la recette d'une salle comble.

Et puis à ces lourdes dépenses, les théâtres isolés en ajoutent quelquefois une à laquelle personne ne penserait. Pour avoir à minuit des taxis qui se font à cette heure de plus en plus rares, ils donnent deux francs de prime à tout wattman qui consent à s'arrêter devant le théâtre.

Décidément, comme l'a décrété un humoriste, le chauffeur est roi. Et si l'on ne joue pas du Shakespeare cet hiver ce sera un peu de sa faute.

A PROPOS D'OFFENBACH

Sait-on qu'Offenbach, dont on vient de reprendre la Belle Hélène, à la Gaîté Lyrique, passait pour avoir le mauvais œil ? Du moins, c'est Théophile Gautier qui le prétendait, et il avait interdit autour de lui qu'on prononçât seulement le nom du musicien. Tout le monde, dans la famille, lui obéissait ; seul, son fils, Toto, qui était alors un gamin, ne craignait pas là-dessus les foudres paternelles. Or, un jour qu'ils étaient ensemble, Toto revint à la charge sur ce sujet brûlant.

— Tais-toi, disait le père ; tu sais bien que ce genre de conversation m'est désagréable.

Toto ne voulait pas céder : — J'ai été voir la Belle Hélène, disait-il, et le lustre du théâtre ne m'est pas tombé sur la tête. Et tu sais, en ce moment même, je parle d'Offenbach, et il ne m'arrive rien.

Ils tournaient à ce moment le coin de la rue, et Toto marchait devant.

Alors, en plein boulevard, lui appliquant au bas des reins un paternel coup de pied, le bon Théophile dit doucement à son fils : — Tu vois bien qu'il t'arrive quelque chose !...

LES MOTS DE NOS GRANDS CHEFS

Le maréchal Pétain est renommé pour son esprit caustique autant que pour sa bienveillance à l'égard de ses soldats. C'est lui, on le sait qui après l'offensive d'avril 17, refit leur moral. Il y a quelques jours, comme il se promenait à cheval dans la forêt de Chantilly, un jeune soldat apparut subitement au détour d'un chemin.

Ému de cette rencontre, l'homme s'arrête tout net et regarde, immobile d'admiration, le vainqueur de Verdun, sans songer à porter la main à son képi.

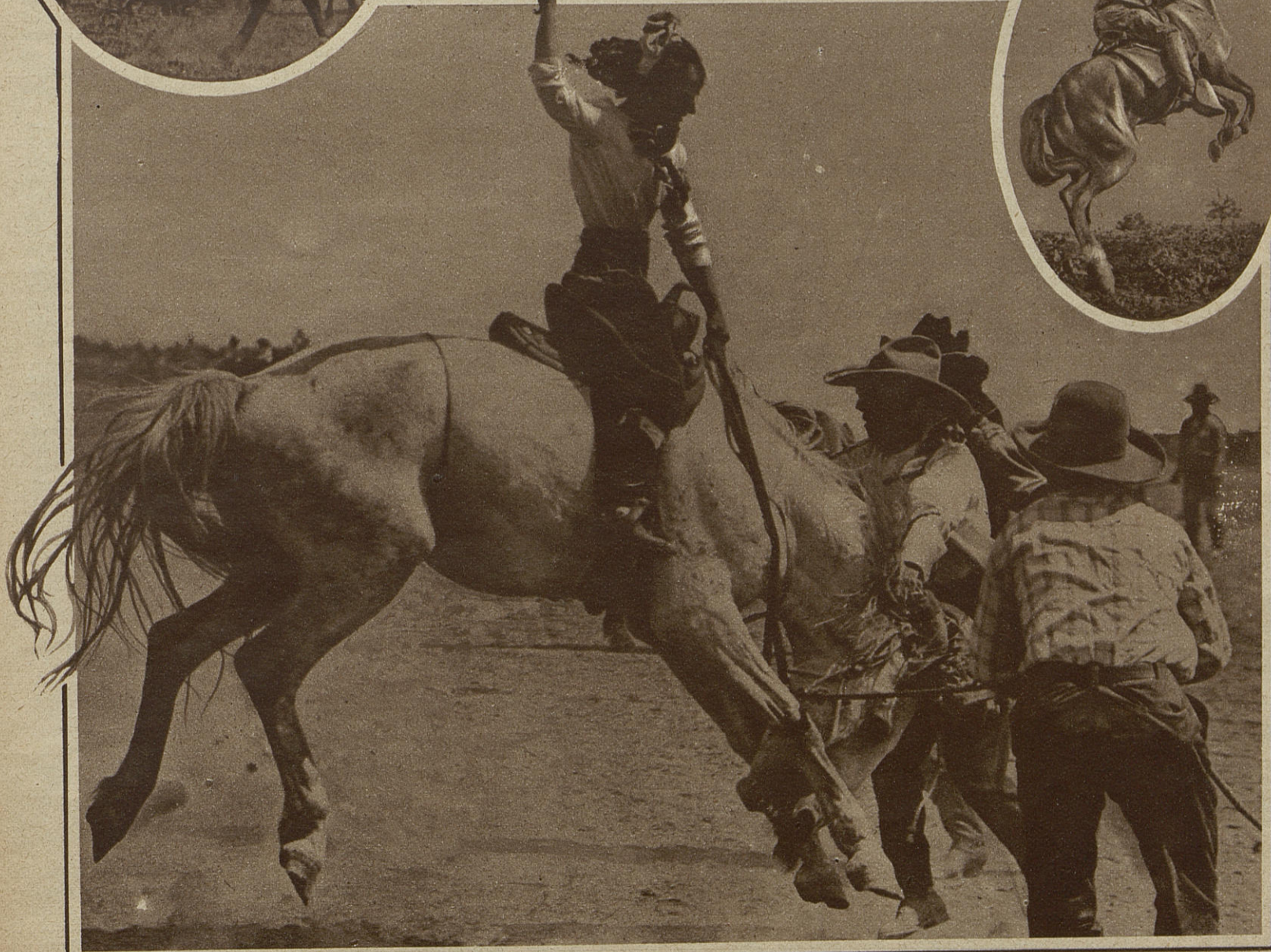
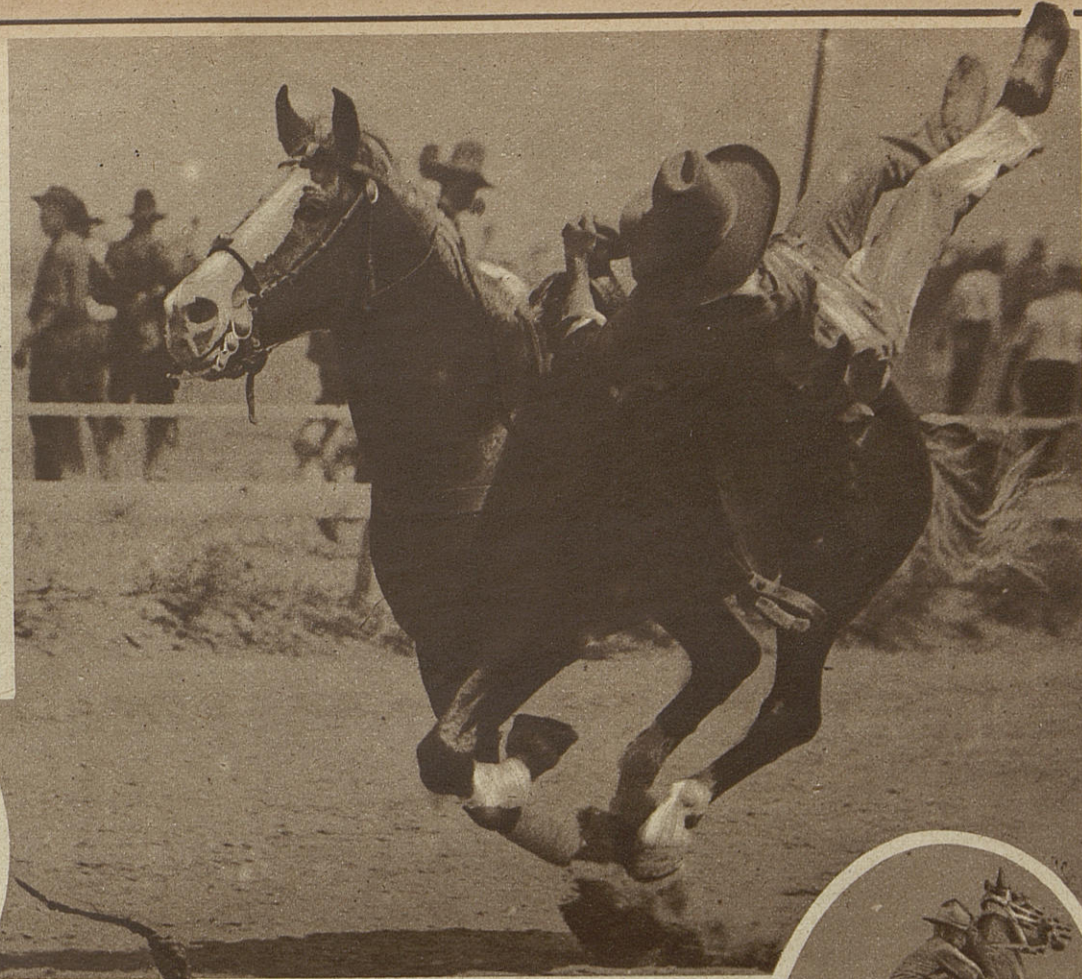
Alors le maréchal, en passant à sa hauteur, s'informe d'un ton bienveillant : — Dites-moi, mon ami, à partir de quel grade saluez-vous ?



Pendant la grève des cheminots : un lord fait l'homme de peine.



Habitants de la Pologne atteints du typhus et que sauva la Croix-Rouge d'Amérique.



LE PRINCE DE GALLES CHEZ LES COW-BOYS

Chaque année le 30 septembre, à Cheyenne, en souvenir de l'Indépendance, les cow-boys organisent une sorte de fête athlétique à leur manière : domptage des chevaux les plus fougues, lancement du lasso, lutte avec des buffles sauvages sont leurs exercices favoris. On sait combien ils excellent à ces

sports violents. Cette année, c'est en l'honneur du Prince de Galles, devenu leur héros, et que l'on voit ici, en haut, à gauche de la page, revêtu de leur costume, que les cow-boys ont donné leur fête habituelle. Ils ont tenu à honneur de se surpasser encore en dresse et leur virtuosité fut étourdissante.



QUELQUES-UNS DES PARLEMENTAIRES QUI PRIRENT LA PAROLE A LA CHAMBRE ET AU SÉNAT, LORS DE LA DISCUSSION DU TRAITÉ DE PAIX (De gauche à droite) MM. de Selves, Léon Bourgeois, Jenouvrier, Debierre, André Lefèvre (d'après des croquis de Behring).

LE PROGRAMME NATIONAL

Aufur et à mesure que se déroule la campagne électorale, tandis que les comités se heurtent, s'effritent, se fédèrent ou s'isolent, le grand public manifeste une indifférence de plus en plus nette aux querelles de partis, un écœurement certain de la politique et des politiciens. Peu lui importe le républicain démocrate, celui de l'alliance, celui de la ligue, le radical, le progressiste, la nuance X ou la nuance Y. Il veut la République tout court et non pas bâtie dans les nuées idéologiques, mais fortement assise sur les réalités. Les réalités sont, d'une part, les coalitions qui s'arment pour la détruire, de l'autre, ses blessures de guerre, qu'il s'agit d'abord de fermer. Elle a des ennemis à l'extérieur et à l'intérieur. Il faut les rendre impuissants. Elle est malade. Il faut la guérir. L'école à laquelle appartiendra le médecin, elle s'en moque : il sera le bon médecin s'il la remet en pleine santé.

Les extrémistes de gauche marchent à l'attaque, avec deux ou trois cris, dont le premier est : *A bas la guerre*. Tout le monde est de leur avis, car personne, chez nous, n'aime la guerre, personne ne l'a faite par plaisir, ni n'aurait de plaisir à la refaire. Mais nos pacifistes l'entendent dans leur sens, qui est *à bas l'armée et désarmement de la France*. Ceux qui crient ainsi étaient hier soldats, et ils oublient que l'armée d'aujourd'hui c'est vous, c'est moi, c'est eux. Leur haine du militaire n'a pas plus de fondement que celle du militaire pour le civil. L'un et l'autre ne sont qu'un même citoyen à deux moments de son existence. L'abominable confusion volontaire de l'anti-militarisme, où s'exprime la répulsion qu'inspire au monde civilisé le pangermanisme avec celui qui veut nous enlever nos moyens de défense contre une agression toujours possible du boche, révolte autant notre bonne foi que notre instinct de conservation. La paix résulte d'un traité qui, avec ses imperfections, exige de nous que nous le fassions appliquer. L'ère de la société des nations vient de naître. Elle se réalisera, j'en suis sûr, mais pas tout de suite, et, sans doute, après des à-coups assez rudes. Le jour où elle s'épanouira, les Français ne perdront plus leur temps sous l'uniforme, croyez-le. Chacun sera d'avis de réduire au minimum le service et les charges militaires. Mais en attendant cette époque heureuse, sans préjuger des transformations que l'Europe aura alors subies, il reste ce fait que pendant quinze ans, nous devons être en mesure de faire respecter les conventions signées. Cela, le public le sait. Et il a bien assez d'angoisse actuelle, pour que son bon sens s'égaré à la poursuite d'un avenir encore incertain. Une armée suffisante à

ne pas laisser le boche s'imaginer qu'il s'en tirera avec des chiffons de papier, c'est la garantie nécessaire, pendant quinze ans, de la sécurité laborieuse dont la France a besoin.

◆ ◆ ◆

Phénomène curieux, dans ces chocs d'opinions, ce sont ceux qui s'intitulent pacifistes qui proclament d'abord la guerre. Ils réclament la fraternité des peuples et installent la lutte de classe au milieu du peuple français. Leur amour de la paix ne s'exerce qu'au delà des frontières : à l'intérieur ils fomentent la bataille. Étrange aberration ! Mais les mots qu'ils emploient, les formules où ils se résument, sonnent aujourd'hui le creux pour tout le monde. Bourgeois ? Prolétaire ? Que signifient ces mots ? Je vous le demande. Avant la guerre, un citoyen qui gagnait mille francs par mois était, sans conteste, un bourgeois. Le professeur de lycée, le colonel, le fonctionnaire étaient des bourgeois. Ils jouissaient, certes, outre les salaires qui leur permettaient d'avoir un fauteuil, de certains loisirs pour y somnoler parfois. Depuis la guerre, les ouvriers qui savent tant soit peu se servir de leurs doigts ont des appointements supérieurs à douze mille francs et la loi de huit heures leur octroie des vacances quotidiennes. Lequel des deux fait figure de bourgeois, l'agréé qui travaille dix ou douze heures par jour, ou le peintre en bâtiment qui en travaille huit, à salaire égal, quand le peintre ne gagne pas davantage que le professeur ? En vérité, ces vieux mots ne correspondent plus au réel. La classe

moyenne, depuis la guerre, se compose de prolétaires et beaucoup de prolétaires sont devenus de grands bourgeois. Les nouveaux riches, d'où viennent-ils ? La formule *lutte de classes*, si jamais elle a voulu dire quelque chose au cours du XIX^e siècle, ne signifie plus rien maintenant.

Le troisième ennemi, contre lequel le bon sens français aujourd'hui fait bloc est ce pessimisme aux vues intéressées qu'exploitent tous les adversaires de la République, réactionnaires ou bolchevistes. L'utilité de la critique consiste à éclairer d'un jour aigu des imperfections sociales, dont les yeux distraits ne saisiraient pas, sans cela, le danger. Si elle se justifie en dénonçant la vérité, elle ne profite qu'en s'inspirant d'une foi solide dans l'action qui répare le mal et dans le bien qui le doit remplacer. J'admets qu'on se lamente sur les ruines des pays envahis, sur les conflits du travail, sur l'incurie administrative, sur la crise des transports, sur toutes les causes de marasme qui nous assaillent ; je considère comme un crime d'en parler comme de la fin de la France. Les bolchevistes ne procèdent pas autrement. Ils suivent la politique du pire. Plus les choses iront mal, plus leurs projets mûriront. Le public français ne prend pas le change. Il sent le danger, mais il veut en sortir. Son optimisme, cet optimisme qui n'est que la volonté d'agir, car on n'agit que par la croyance en la réussite, le tient à l'écart de tous les fauteurs de désordre. La France veut travailler.

◆ ◆ ◆

Et elle travaille. Les politiciens l'ignorent, mais elle en a, malgré ses humeurs, conscience. Des étrangers de marque ont beau publier de sensationnelles interviews où notre pays donne l'impression d'être en déconfiture financière, morale, politique, industrielle et commerciale, laissons-les dire. Nous nous connaissons mieux qu'ils ne nous connaissent. Ils doutaient de nous en 1914. La situation était plus tragique qu'aujourd'hui et nous lui avons fait face. Nous nous tirerons bien de celle-ci. Nous commençons déjà.

Le change hausse sans cesse. Il haussera encore. Nous ne produisons rien et nous importons tout. Pendant les sept premiers mois de 1919, nous avons acheté à l'étranger, pour trois milliards de marchandises de plus que durant la même période de 1918. C'est exact. Mais en examinant le détail, on constate une augmentation de un milliard sur l'entrée des matières nécessaires à l'industrie.

(A suivre.)

JACQUES DUVAL.

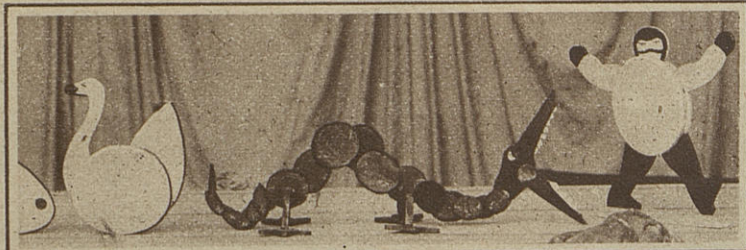


DEUX ATTITUDES DE M. CLEMENCEAU POSANT LA QUESTION DE CONFIANCE.



Le grand artiste anglais Henry Irving qui n'a pas eu d'égal dans le rôle d'Hamlet, et tenait sur la scène de nos alliés la première place, vient de mourir. Sa mort met en deuil l'art dramatique tout entier.

La Science pittoresque



Les sujets en bois découpé qui ont été particulièrement remarquables au concours Lépine. A gauche : le crocodile articulé, fait de disques de bois, jouant les uns sur les autres et qui peut prendre toutes les positions. A droite : cinq animaux auxquels il ne manque que la parole.

LES ANIMAUX EN BOIS DÉCOUPÉ

Chaque année, au concours Lépine les sujets en bois découpé obtiennent un grand succès. Pendant la guerre, les Boches ont fait les frais de l'humour de nos artistes qui avaient réussi à camper magistralement les principaux représentants de l'affreuse « Kultur » dans le rôle qu'ils s'étaient attribué.

La paix a ramené le genre animal, et si quelques conceptions demeurent banales, il en est qui se présentent avec un caractère artistique indéniabie. Voici une collection de cinq sujets appartenant à cinq espèces du monde animal auxquels ne manque pas l'expression. Le chien, quoique caniche, courant après un lièvre effarouché : remarquez l'expression des yeux qui est parfaitement rendue. Voici l'oie qui se croit majestueuse. Voici enfin un tableau d'actualité : le singe et l'âne que l'on devrait reproduire en tête de toutes les proclamations électorales, car il met en présence le candidat et l'électeur !

Deux autres genres sont représentés par les quatre sujets suivants. Dans l'un, le corps est représenté en un ovale qui constitue la base sur laquelle l'enfant assemble les têtes, les queues, les bras, les jambes, dans les positions qu'il lui plaît de choisir. Ce sont des constructions d'animaux très intéressantes et défiant les mouvements de colère les plus violents.

Une mention spéciale au crocodile articulé dont le corps est constitué par des disques de bois jouant les uns sur les autres et portés par quatre pattes. On lui fait prendre toutes les positions que l'on veut depuis celle de l'attaque jusqu'à celle du repos. Ajoutons que les animaux en peluche : chat, chien, ours, etc. sont toujours élagement représentés ; ils méritent le succès qu'ils connaissent.

LE PECHEUR A LA LIGNE

Le sujet n'est pas rendu ici dans sa position habituelle de somnolence qui serait trop facile à exécuter. L'inventeur en a fait un être agissant en lui donnant l'attitude du pêcheur lançant la ligne. Au repos le pêcheur est dans une position attentive ; il se tient prêt à ferrer : on dirait que ça mord ! Mais l'intérêt réside dans l'action de lancer la ligne. On maintient le socle avec la main gauche et avec la main droite on tire sur une ficelle. Le pêcheur relève alors le bras qui porte la ligne et l'amène très en arrière pendant que le bras gauche se porte en avant. Le corps tout entier se cambre sur les reins, raidissant tous ses muscles et lorsque l'on abandonne la ficelle, le ressort intérieur entraîne corps et bras vers l'avant en leur imprimant une secousse si violente que la ligne se déroule du rouet et le bouton lourd qui le termine au bout de la gaulle se trouve projeté à cinq ou six mètres en avant entraînant le fil avec

lui. On ramène la ligne en tournant le rouet à la main. Le personnage peut être placé en face d'un but constitué par un large treillage de ficelles, chaque ouverture étant numérotée permet d'exercer son adresse et plusieurs joueurs peuvent s'amuser à ce jeu qui s'appelle aussi le jeu de *Casting* ou de *Lancer*.

LA ROULINE

C'est une trottinette très perfectionnée qui se rapproche de la bicyclette et qui économise fortement les semelles des chaussures.

Elle se présente sous le même as-

pect que sa devancière, mais les roues sont commandées par une transmission mécanique ordonnée par les pieds de l'enfant. Ceux-ci reposent sur deux planchettes, une de chaque côté portées par deux pardeux tiges d'acier assemblées sur un axe. Une courroie fixée à l'arrière de chaque pédale entraîne une poulie dans le sens de la marche, fixé à la roue arrière, sert de liaison entre cette roue et la poulie.

L'enfant se tient d'équilibre comme sur une bicyclette.

NOTRE HOUILLE BLANCHE

Il y a déjà bien longtemps qu'on nous parlait des merveilleuses ressources de la France en houille

de trente millions de chevaux.

A la fin de 1917 les capitaux consacrés à l'exploitation de la houille blanche s'élevaient à plus de douze cents millions et ont permis à de nouveaux procédés industriels de s'introduire et de se développer chez nous, entre autres la fabrication synthétique de la fonte de fer par le traitement direct des minerais en fours électriques la même fabrication par l'utilisation des déchets et tournures de fer et d'acier, celles du fer électrolytique, des aciers spéciaux avec alliages. La houille blanche nous fait encore de l'aluminium, du zinc, du cuivre électrique, des métaux rares, des produits chimiques. Elle apporte la force motrice aux papeteries et aux usines à bois. Elle éclaire des villes, alimente des lignes de chemins de fer, des tramways, etc.

Bientôt elle distribuera cette force à domicile pour la renaissance et le plus grand bien des petites industries locales et rurales, elle permettra la culture mécanique en grand de nos terres, répandant le bien-être dans les campagnes et arrêtant le désastreux exode vers les villes. Nous entrons dans l'âge de la houille blanche.

A QUOI PEUVENT SERVIR LES VIEUX PNEUMATIQUES

Popular Science continue à recevoir des réponses à cette question qu'il a posée à ses lecteurs. Nous lui en empruntons encore quelques-unes.

Avec quatre vieux pneus on peut très bien soulever une vache en engageant les jambes de la bête dans chacun d'eux. On peut se demander à quoi sert de soulever une vache ? Quand on embarque les animaux sur des navires, on les soulève à l'aide de fortes sangles et d'une grue qui les prend à terre et les dépose dans le navire. Les vieux pneus tiennent donc lieu de sangles.

Un clown se sert d'un vieux pneu en guise de cerceau pour faire sauter ses caniches.

Un jardinier remplit d'eau un vieux pneu, se passe le réservoir improvisé sur l'épaule et ouvrant la valve, arrose ses plantes.

Un jeune papa a construit une jolie cage circulaire avec deux pneus réunis par des fils de fer qui remplissent les fonctions de barreaux. Sous le pneu inférieur il fixe un certain nombre de roulettes et à l'intérieur il installe son rejeton qui peut apprendre à marcher.

Un ouvrier se sert d'un morceau de vieux pneu comme d'une gouttière qu'il installe sous sa meule.

Un membre de l'aéro-club américain se sert du pneu hors d'usage comme cadre pour les indicateurs qui garnissent les routes parcourues par les autos. On y lit : « Tournant dangereux » ou bien : « Soyez bons pour les animaux » ou encore des formules cabalistiques que seuls les chauffeurs comprennent.

Un camionneur utilise les pneus réformés pour servir d'amortisseur aux caisses fragiles que l'on confie à ses soins.

Etc., etc.



Comment on pose la ventouse sans feu, la ventouse « fireless » dont nous parlions dans notre dernier numéro.



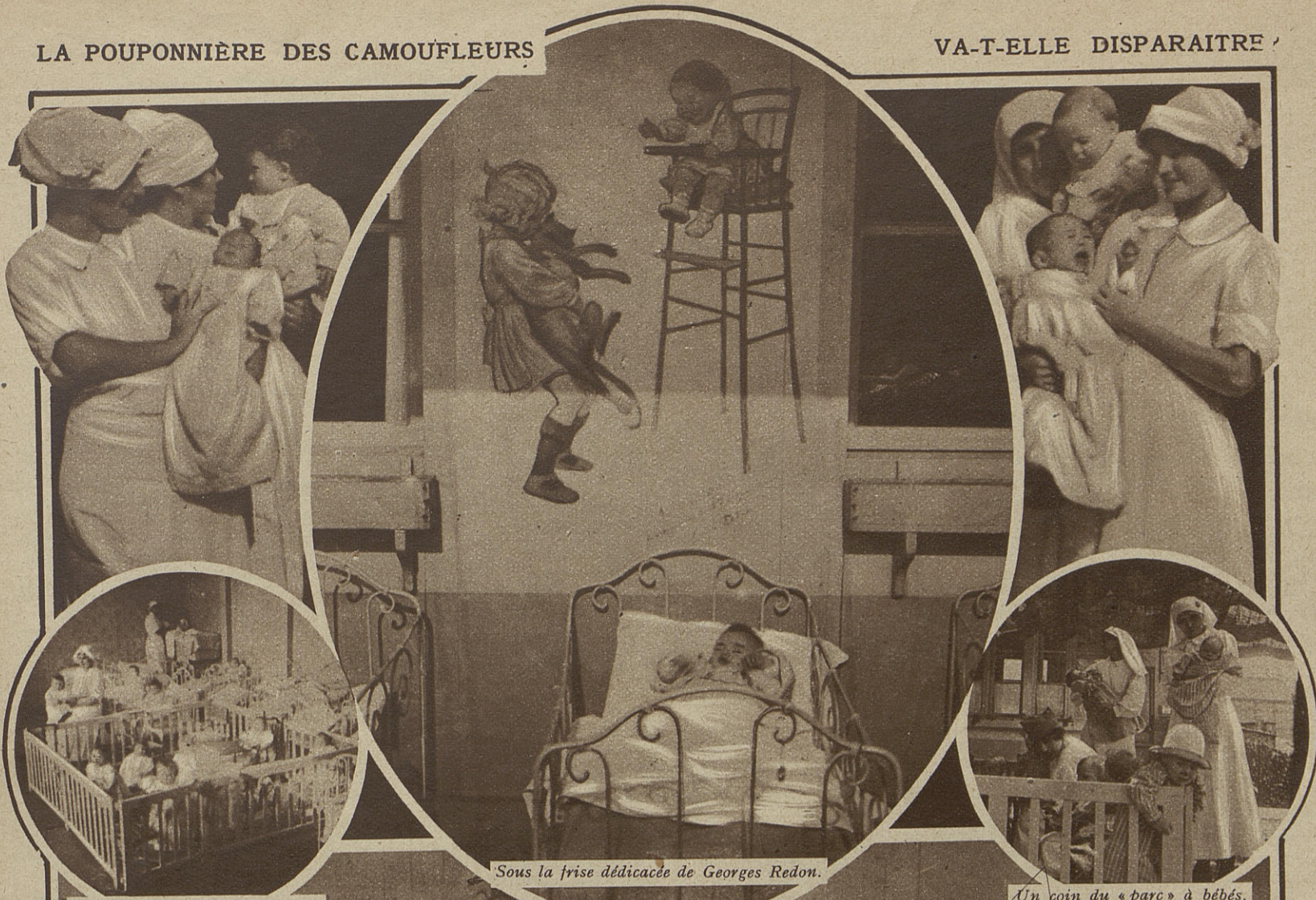
La rouline, ou trottinette perfectionnée qui économise les semelles de nos écoliers et les amuse.

Quant on porte le pied gauche vers l'avant, la roue arrière tourne,

blanche. Mais il a fallu que la guerre fondît sur nous et que les Allemands aient mis la main sur 60 p. 100 de notre charbon et sur 80 p. 100 de notre fer pour qu'on se décidât à utiliser ces richesses hydrauliques et à en faciliter l'accès à nos ingénieurs. Les eaux nous fournissent actuellement une force moyenne d'un million de chevaux. C'est bien, mais c'est peu si l'on considère que la force totale que nous pourrions obtenir par ce moyen s'élève à plus de 9 millions de chevaux et que notre pays est, à ce point de vue, le second du monde civilisé, après les États-Unis qui peuvent disposer



Deux poses du pêcheur à la ligne : à droite, prêt à « ferrer » ; à gauche, le « lancer ».



Le « parc » dans la nursery.

Sous la frise dédiée de Georges Redon.

Un coin du « parc » à bébés.

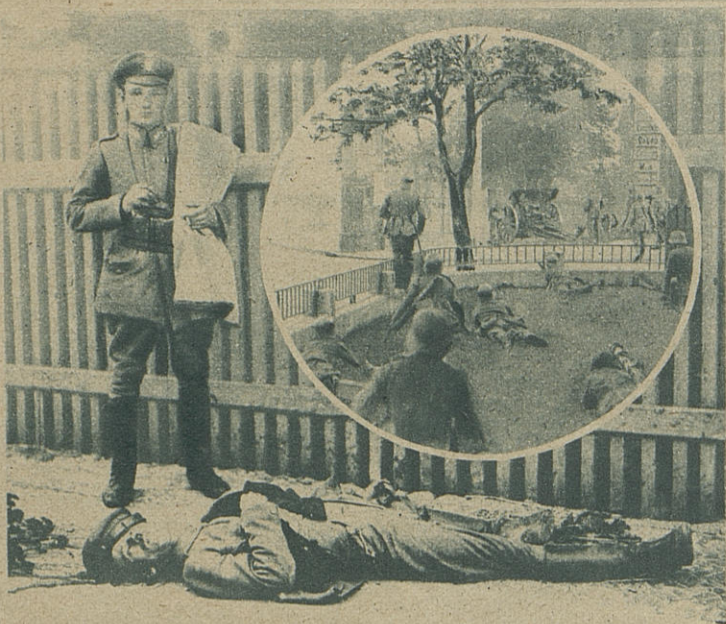


Durant la guerre, les artistes-peintres mobilisés au service du camouflage de Belleville avaient contribué à la fondation de la pouponnière de leurs usines. Georges Redon, Jacques Nam, Georges Delaw, le décorateur Jaume-Eglé ont voulu décorer les murs de la crèche où les mères laissaient leurs bébés, tandis qu'elles travaillaient pour la défense nationale. Mais les ouvrières de guerre ont été licenciées et la pouponnière aurait cessé d'être si le service de santé militaire ne subvenait encore à ses besoins. La situation ne peut durer. Et cette crèche modèle à laquelle s'intéresse particulièrement le professeur Pinard, va disparaître à moins que de bonnes Françaises n'adoptent les bébés bellevillois.

L'heure du bain de soleil sur la terrasse-jardin.

VOIX D'ALLEMAGNE

Les déclarations d'Albert Lefèvre à la tribune de la Chambre sur les armements secrets de l'Allemagne, les agissements suspects de ses généraux en Pologne et dans les provinces baltiques, la propagande sourde ou cyniquement ouverte de ses agents en Alsace et en Lorraine contre l'influence française, enfin la capacité d'hypocrisie collective de son gouvernement et de son peuple, voilà des raisons décisives pour ne pas perdre de vue l'Allemagne et pour la regarder au contraire avec une intense et vigilante attention. Est-elle en effet capable de s'assagir et de reconnaître les fautes et les crimes que son stupide orgueil lui a fait commettre? Acceptera-t-elle, autrement qu'en paroles et en écritures, la paix qu'elle a signée? C'est ce qu'il nous importe à tout prix de savoir pour nous guider nous-mêmes et réagir, s'il le faut, contre sa menace. Aussi tous



Les Allemands préparent le plébiscite en Haute-Silésie en fusillant les Polonais avec une cruauté qui rappelle les plus mauvais jours de la guerre.

« J'AIME la France et j'admire beaucoup le Français, commença le notable berlinois qui se prêtait avec bonne grâce à mon interview.

« J'aime votre pays, parce que je le connais bien; j'ai vécu à Paris une quinzaine d'années, j'y ai fait mes études. Votre littérature, votre mentalité n'ont pas de secrets pour moi. Vous valez beaucoup mieux que ce que l'on pense de vous dans le monde; vous valez mieux que ce que vous-mêmes vous pensez de vous. Au cours de cette guerre vous avez déployé une énergie dont nous ne pouvions pas vous croire capables.

« Nous avons hélas commis de nombreuses erreurs dans ces dernières années, ajouta le « Herr Doktor ». Notre empereur, qui n'a jamais voulu la guerre, l'a laissé faire, parce qu'il s'imaginait de bonne foi que l'Italie ne lâcherait pas la triplice et que jamais l'Angleterre et la Russie ne marcheraient contre l'Allemagne. Notre empereur n'a jamais rien compris à la politique, c'était un impulsif, quand il commençait un discours nous ne savions jamais comment il le terminerait; il ne le savait pas lui-même. Vous avez été émus quand il a parlé « d'épée aiguisée et de poudre sèche »; vous avez eu mille fois tort. Ici nous n'avions attaché aucune importance à ces paroles qui pouvaient paraître menaçantes à des gens ne connaissant pas notre grand neurasthénique. Il était mal entouré, je suis de votre avis; il y avait à la Cour tout un parti militaire qui poussait à la guerre et qui avait trouvé un gros argument dans la politique « d'encerclement » de votre ministre des Affaires Étrangères M. Delcassé (1). Nous avons ici la conviction profonde que le grand responsable de la guerre, ce n'est pas le Kaiser, ce n'est pas le Kronprinz, c'est M. Delcassé, qui dans un discours a prononcé un mot malheureux, le mot « encerclement ». Cette menace de l'encerclement empêchait notre Empereur de dormir et fournissait, je vous le répète, au parti militaire un argument irrésistible en faveur de la guerre.

« En fin, ne parlons plus de cela! Ce que je regrette par-dessus tout, c'est que mes compatriotes vous connaissent si peu et que vous ne connaissiez pas du tout mes compatriotes.

« Vous, les Français, vous êtes plus que nous intéressés à la reprise des relations com-

merciales entre les deux pays; vous achetez les produits manufacturés allemands par l'intermédiaire des neutres et même par l'intermédiaire de certains de vos alliés et vous payez ces produits quatre ou cinq fois plus chers que vous ne les paieriez en les prenant directement chez nous. Je suis donc persuadé que la reprise des relations commerciales n'est plus qu'une question de mois, sinon de semaines; mais ce qu'il faudrait, c'est un rapprochement plus complet entre deux pays si bien faits pour s'entendre.

« L'entente ne sera malheureusement pas facile, les Allemands n'oublieront pas tout de suite le mal que vous leur avez fait. Vous



Quelques-uns des hommes d'Etat de la République allemande: (1) Haase, (2) Erzberger, (3) Fehrenbach, (4) Hug, (5) Dernburg, (6) Noske, (7) Neumann, (8) Ledebour, (9) Ebert, (10) David.

les documents sincères qui nous viennent d'Allemagne nous sont-ils l'un enseignement précieux. Et c'est à ce titre que nous reproduisons ci-dessous l'interview que nous communiquons, sans commentaires, un de nos collaborateurs des plus avertis. Il l'obtint ces jours derniers d'un des personnages les plus considérables du « Reich », tandis qu'il faisait dans l'Empire un voyage d'études.

Nos lecteurs — qui ne sont pas des enfants — verront à sa lecture ce qu'il convient de penser de cet étonnant mélange d'inconscience foncière, et d'erreurs massives, qu'illuminent çà et là quelques éclairs de vérité. Sans doute ne seront-ils pas éloignés de croire qu'à la rude école de la défaite qui lui cassa les reins, l'Allemagne n'a rien oublié, ni rien appris.

[N. D. I. R.]

allez me dire que nous avons été les agresseurs, que nous avons semé la dévastation dans quelques-uns de vos départements; c'est entendu. Mais vous avez pris contre nous la plus effroyable mesure qu'on puisse prendre contre un peuple, vous avez orga-

nisé le blocus, créant chez nous la famine qui frappe sans pitié femmes, enfants et vieillards (2). Circulez dans les quartiers populeux de nos villes et vous rencontrerez des enfants portant encore sur leurs pauvres visages les traces de l'horrible supplice de la faim qu'ils ont endurée pendant de longues années; des enfants sont morts par milliers, nos femmes étaient arrivées à un tel degré d'épuisement qu'elles n'avaient plus la force d'amener leurs enfants à terme. Je ne suis pas un homme pauvre, eh bien, j'ai subi de telles privations qu'un jour je me suis évanoui dans mon bureau. Dans quelques villes les habitants des quartiers pauvres n'ont eu pour toute nourriture pendant plusieurs mois que des racines de choux et de la marmelade. Nous ne pouvons pas croire que cette idée du blocus ait pu naître dans le cerveau d'un Français; aussi sommes-nous très surpris que vous nous demandiez d'infliger aux Russes l'abominable supplice que vous nous avez fait subir; luttons contre les bolcheviks les armes à la main, mais ne faisons pas périr par la famine des centaines de milliers d'innocents.

« Nous avons chez vous un ennemi irréductible, c'est M. Clemenceau (3), l'homme que vous appelez le « Père la Victoire ». Pendant la guerre il a agi avec une énergie qui a forcé notre admiration, mais pourquoi a-t-il dicté le traité haineux qu'on nous force à accepter; c'est inutilement méchant et c'est maladroit, voulez-vous donc ancrer l'idée de revanche dans l'esprit de notre peuple? Malgré tout, nous avons l'intention de remplir dans la limite de nos moyens les engagements que vous nous obligez à prendre; mais pourquoi M. Clemenceau, qui nous demande plus que nous ne pou-

(1) On sait dans quelles circonstances M. Delcassé fut amené à prononcer ce mot. Les événements ne lui ont donné que trop raison.

(2) Le Herr Doktor oublie sans doute que l'Allemagne se servit la première de cette arme en 70 contre Paris qui ne succomba qu'à la famine. Il oublie encore que c'est un Allemand, Bernhardi, qui a émis la monstrueuse doctrine de « la guerre la plus féroce, parce que la plus courte. »

(3) Les Allemands appellent couramment M. Clemenceau « der Deutschen esser », le mangeur de boches. Notre Premier ne cache pas que c'est un de ses meilleurs titres de gloire.

J'ai vu.

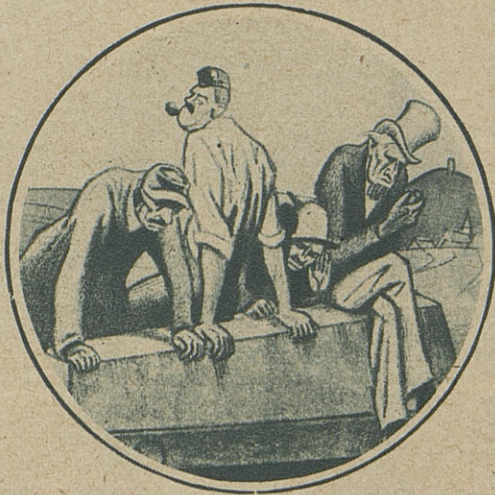
vons donner, nous tarabuste-t-il, nous poursuit-il de sa haine ; pourquoi cherche-t-il à ameuter contre nous tous les pays de la terre ? On a mené en France contre l'Allemagne une campagne de presse excessive ; on a été jusqu'à soutenir que notre « *Deutschland über Alles* » était un chant de guerriers en délire rêvant d'extermination. Notre hymne a été créé bien avant 1870 par un doux poète qui se désolait de l'antagonisme qui existait entre les différents États allemands et qui disait qu'il mettrait l'Allemagne au-dessus de toutes ses affections si l'entente pouvait un jour y régner. Demandez à un de vos musiciens si notre « *Deutschland über Alles* » est un chant de guerre ; mais comparé à votre Marseillaise, c'est un cantique, que dis-je, c'est une rêverie !

« Nous attendons vos élections avec une certaine curiosité, nous espérons que votre prochaine législature comprendra des gens plus raisonnables que celle qui vient de finir et dans laquelle les socialistes internationalistes sont plus acharnés contre nous que M. Clemenceau lui-même.

« Vous avez en France des hommes politiques remarquables, M. Loucheur, notamment, jouit dans notre pays d'une énorme considération. Il a eu le rare courage de parler de nous sans proférer des menaces ou des injures (1) ; nous sommes persuadés que si des hommes comme M. Loucheur étaient à la tête du gouvernement le rapprochement entre les Républiques française et allemande se ferait rapidement.

« Nous avons une admiration sans bornes pour votre grand tribun Jean Jaurès et

dans le peuple allemand on pense généralement qu'il a été assassiné par ordre. C'était certainement un grand patriote français, mais c'était un homme qui mettait la justice au-dessus de tout et il aurait protesté avec indignation contre certains



L'ALLEMAGNE AU TOMBEAU.
(D'après le *Simplicissimus*).

articles du traité de paix ; sa grande voix aurait peut-être été entendue.

« Nos deux peuples se haïssent, hélas, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que le soldat allemand n'a pas la haine du soldat français. Nous avons tous une grande admiration pour vos soldats qui se sont

battus avec une vaillance qui est de tradition chez vous ; votre corps d'officiers est incomparable et vos généraux sont probablement les meilleurs de cette guerre ; les maréchaux Pétain et Foch, le général de Castelnau ont droit à notre respect pour leur grande valeur et leur parfaite loyauté. »

En terminant, notre interlocuteur nous annonça l'intention du gouvernement allemand de créer un sous-secrétariat de la « Reconstitution Morale ». « Les campagnes violentes menées contre nous font, déclare-t-il, que nous avons perdu la confiance non seulement de nos ennemis mais de la plupart de nos amis ; on nous a fait une réputation détestable, nous voulons nous réhabiliter aux yeux des peuples. »

L'homme politique influent qui nous fit les confidences qu'on vient de lire nous pria instamment de ne pas le nommer ; pendant deux heures il nous avait parlé dans un français très pur et avec l'accent d'une conviction sincère. Nous étions à Berlin, et c'était avant la ratification du traité de paix ; il nous était donc bien difficile de discuter de pareilles déclarations ; il ne serait peut-être pas très élégant de les discuter aujourd'hui que nous sommes rentrés à Paris. Il nous faudrait mettre en cause l'homme politique en question et ce serait manquer à la parole donnée.

CH. M.

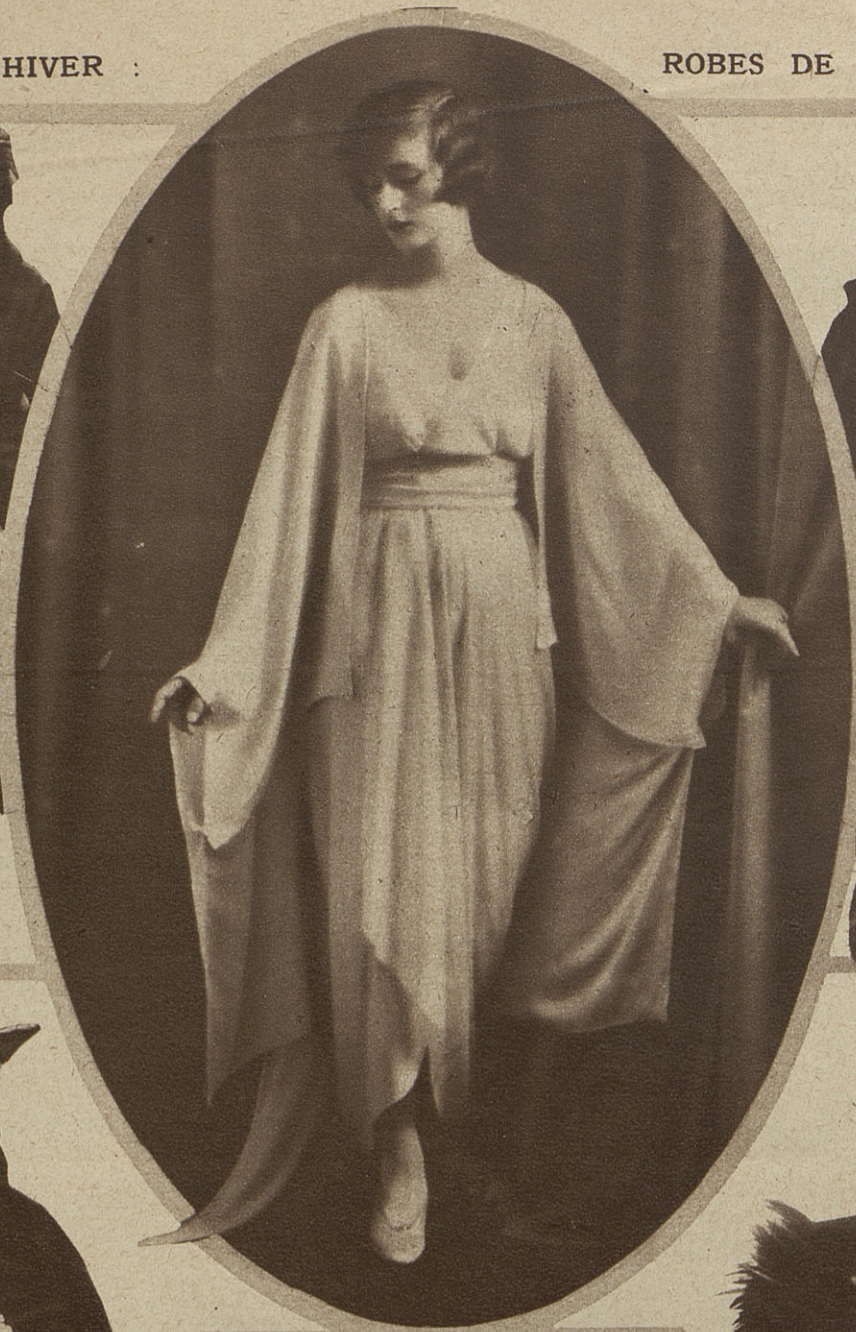
(1) M. Loucheur a dit, en effet, à la tribune de la Chambre que c'était une nécessité pour nous de reprendre avec l'Allemagne nos relations commerciales de jadis. Mais la nécessité n'implique ni le pardon, ni l'oubli.

UN BAPTÊME PRÈS D'UNE ÉGLISE EN RUINES DANS LA FRANCE DÉVASTÉE



La scène rappelle dans sa simple grandeur les cérémonies de l'église primitive aux premiers âges du christianisme. Elle a été photographiée tout récemment à Curlu, un village de la Somme, que le canon de l'ennemi ravagea. Les instruments du culte, le sel, l'eau lustrale, sont placés sur un

chapiteau fracassé qu'entourent les herbes folles. Le prêtre, qui fut décoré de la croix de guerre à plusieurs palmes, met le sel sur la bouche du bébé, tandis que dans une prière fervente le parrain et la marraine promettent de tout leur cœur de veiller sur l'enfant qui leur est confié.



D'une façon générale, la fourrure se porte sur la plupart des robes de cet hiver. Elle s'étale en somptueuses capes ou plus modestement souligne le bord des jaquettes et s'utilise en cols très hauts, cachant la moitié du visage. Les jupes accentuent leur tendance à s'allonger et les tailles demeurent basses, avec des effets élargis aux hanches. Le délicieux tea-gown que vous voyez au centre de la page déshabille adorablement, dans l'enveloppement souple de ses plis, le plus charmant corps de jeune femme qui soit. Il est en crêpe de Chine très lourd, sans une seule garniture et toute sa perfection réside dans l'inimitable proportion de ses lignes. (Cl. Wyndham.)

Chronique des Livres nouveaux

LA GUERRE DES JOURNAUX, Chronique de la presse parisienne 1917-1918, par ANDRÉ BILLY. — (Renaissance du Livre, édit.).

M. André Billy, l'auteur de ce chef-d'œuvre : *La Malabée*, fait ce qu'il doit pour estimer que les choses pouvant aller plus mal, il ne faut pas trop se plaindre de la situation. Cette idée n'est d'ailleurs jamais exprimée dans ces chroniques de 1917-1918, mais elle demeure entre les lignes et donne le ton à l'ouvrage. C'est avec le plus grand plaisir que j'ai revécu quelques scènes fameuses de cette époque, mises au point par ce bel écrivain, qui toujours me fait songer à Swift, le doyen. Le style et la tournure d'esprit d'André Billy, qui parfois est humoristique, réagissent à merveille contre les déceptions de l'auteur. Cette réaction donne à ses récits et à ses observations une savoureuse amertume. Si André Billy pouvait être méchant, il deviendrait rapidement l'écrivain le plus craint et le plus respecté de notre génération. *La guerre des journaux* est un livre bien curieux. Il n'est pas tendre, mais il dissipe certains malentendus. Le mot journaliste prête à confusion. En général, il faut bien admettre que cette profession ne conduit pas toujours en cour d'assises. Les chroniques d'André Billy peuvent être lues avec profit par tout le monde, le monde de l'intelligence.

MUSÉE DE CAMPAGNE, par EDOUARD QUET. — (Éditions du Livre mensuel). —

M. Edouard Quet nous offre un bien joli recueil de nouvelles. Il connaît les paysans ; ce livre tantôt amer, tantôt plaisant, nous montre différents personnages ruraux, les uns sinistres, les autres simplement rusés.

La nouvelle intitulée : *Le Partage*, est parmi les meilleures de ce livre soigneusement écrit, observé avec précision et qui parfois fait songer à certains contes de Maupassant.

LA VOIE SACRÉE. — Le service automobile à Verdun, par PAUL HEUZÉ. — (La Renaissance du Livre édit.).

M. Paul Heuzé montre le rôle du service automobile pendant février-août 1916 devant Verdun. Ce livre est documenté, clair et précis mais, et cette qualité le distingue des autres, il est extrêmement vivant, coloré, écrit parfois avec une verve charmante. C'est encore un anneau ajouté à la chaîne.

L'AMOUR ET LE MARIAGE, par MARIE CARMICHAEL-STOPE, traduction CECIL-GEORGES-BAZILE (Attinger, édit.).

« J'ai écrit ce livre pour ceux qui entrent dans le mariage normalement et sainement, avec optimisme et espoir, » écrit le docteur Stopes. En effet, que ceux-là lisent ce livre substantiel, émouvant, dont les chapitres montrent une merveilleuse connaissance de la question. Ce n'est pas assurément le premier livre sur ce sujet, mais c'est un des meilleurs, parce qu'il est en rapport avec les exigences de notre époque et que l'auteur n'a pas négligé les contingences composées par une société dont nous faisons partie.

PREMIER VOL, par JEAN BEAUX. — Un volume. — (E. Figuière, édit.).

Des vers, dont quelques-uns sont de jolis vers de chansons. L'auteur est un tout jeune homme. Que celui qui n'a pas eu les mêmes émotions à dix-sept ans lui jette la première pierre.

LA FORCE DE VIVRE, roman par MARCELLO-FABRI. — Un volume. — (Éditions du Livre mensuel).

C'est une histoire d'amour, dépouillée de tous les détails qui peuvent donner de l'atmosphère à cette aventure sentimentale. De belles pages et le tout composé selon la formule des romans qui mettent l'amour au nombre des sujets littéraires qu'il est toujours nouveau de traiter.

LE BIEN COMMUN, par RENÉ ARCOS, récits avec 27 bois dessinés et gravés par FRANS MASEREEL. — (Éditions du Sablier).

C'est le deuxième volume de cette collection bien éditée. René Arcos a réuni sous ce titre quelques nouvelles, dont quelques-unes sont parmi les meilleures nouvelles contemporaines. René Arcos cherche autour de lui, dans les tristes paysages de banlieue les sujets et le cadre de ces contes écrits d'un style sec, parfois cruel, par les moyens les plus simples. Ces contes sont pour la plupart amers. La vie est ainsi pour ceux qui, prédestinés, doivent la voir avec amertume. Les contes de René Arcos sont comme ces ciels pluvieux du matin que l'on voit en ouvrant la fenêtre. La personnalité de l'auteur le met en dehors de l'influence de Charles Louis-Philippe.

PIERRE MAC ORLAN.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu... 30, rue de Provence, Paris.

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE

ROMANS FANTAISISTES

LE CABARET DE LA BELLE FEMME, par Roland DORGELES. Couverture en couleurs de J. HEMARD. Un volume in-16. Net 2 fr. 50

MARTIN BURNERY, Boueux, Boxeur et Marchand d'oiseaux, par O. HENRY. Mis en français par Maurice BEERBLOCK. Dessins de GUS BOFA. Un volume in-16. Net 2 fr. 50

LA JEUNE FILLE AUX PINCEAUX, par Jean PELLERIN. Couverture en couleurs de Ramon PICHOT. Un volume in-16. Net 2 fr. 50

LES LETTRES DE FEU, par Robert DIEUDONNE. Couverture en couleurs de Lorenzi. Un volume in-16. Net 2 fr. 50

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES, par CAMI. Illustrations de l'auteur. Un volume in-16. Net 2 fr. 50

L'HOMME VERDAIRE, par H. AVELOT. Illustrations de l'auteur. Un volume in-16. Net 2 fr. 50

LE CORSAIRE GALANT, par DORSENNE et BOISYVON. Couverture en couleurs de H. MIRANDE. Un volume in-16. Net 2 fr. 50

ROMANS D'AVENTURES

L'ETONNANTE VIE DU COLONEL JACK, par Daniel de FOE. Traduction française de M. DEKOBRA. Deux bois de DARAGNES. Net 4 fr. 50

LE MAÎTRE DU NAVIRE, par Louis CHADOURNE. Deux bois originaux de DARAGNES. Un volume in-16. Net 4 fr. 50

JOE ROLLON, L'AUTRE HOMME INVISIBLE, par Edmond CAZAL. Couverture et frontispice de R. DILIGENT. Un volume in-16. Net 4 fr. 50

LE DOCTEUR LERNE, sous-dieu, par Maurice RENARD. Couverture et frontispice de J. HEMARD. Un volume in-16. Net 4 fr. 50

LA MERVEILLEUSE AVENTURE DE JIM STAPPLETON, par Cyril BERGER. Couverture et frontispice de J. HEMARD. Un volume in-16. Net 4 fr. 50

LES CONQUÉRANTS D'IDOLES, par Charles DERENNES. Couverture, frontispice et illustrations de Ch. GENTY. Un volume in-16. Net 4 fr. 50

BARI, CHIEN-LOUP, par J.-O. CURWOOD. Traduit de l'anglais par Léon BOCQUET. Couverture et frontispice de Pierre FALKE. Un volume in-16. Net 4 fr. 50

LE CHANT DE L'EQUIPAGE, par Pierre MAC ORLAN. Illustrations de GUS BOFA. Un volume in-16. Net 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, 30, PARIS

NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente (13, rue Rossini) ; 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, 30, PARIS

PELADE NOTICE GRATUITE
30, rue Metabien, Toulouse



MALADIES DE LA FEMME LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux Idées noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération. La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE des DAMES, 2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt. Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancérs, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc. La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER. (Notice contenant renseignements gratuits.) 436.

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS



GLOBÉOL

donne de la force

**Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie**

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.

Reminéralise les tis us. Nourrit le muscle et le nerf



GLOBÉOL permet le maximum d'efforts

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le *Globéol*. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre *Globéol* est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

D^r BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence).

Etabl^l Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le 1/2 flacon, franco 4 fr., le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3, franco, 20 francs.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et radicalement.

Supprime les douleurs de la miction.

Évite toute complication.

Communication à l'Académie de Médecine du 3 décembre 1912

Le PAGÉOL mitraille les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MÉDICALE :

J'ai conseillé le Pagéol à un malade souffrant depuis quelques années de prostatite avec douleur de la vessie et de l'urètre postérieur, résultats d'une ancienne blennorrhagie, et, après deux mois de cure, il se sentit complètement guéri.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et 1^{re} ph. La boîte 12.50, les 3 36 fr.; la 1/2 boîte 7.50, les 3 21 fr.

D^r CAMILLE IMBELLONI, Médecin-Chirurgien à Lauria (Italie).

VAMIANINE: Avarie, Maladies de la Peau
Nouveau produit scientifique Le flacon fco 11 frs

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.



Comme une fleur, par la GYRALDOSE

L'OPINION MÉDICALE :

« La *Gyraldose*, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici; il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire. »

D^r DAQUE, de la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et 1^{re} ph^l. La bte fco 6 fr., les 4 fco 23 fr.; la double bte fco 8 50, les 3 fco 24 fr. Savon Gyraldose fco 3 50.